

LES DEUX SAINT-GERMAIN

Explication de l'Énigme Historique de Janvier.

Ils n'eurent de commun que le nom; l'un, malgré des défauts réels, occupe une place distinguée dans l'histoire, l'autre, après une vie d'imposture, ne peut servir qu'à animer la scène d'un roman.

Robert, comte de Saint-Germain, naquit à Lons-le-Saulnier, en 1708, d'une famille ancienne et honorable, qui le destinait à l'état ecclésiastique; mais, ne se sentant pas la vocation, il embrassa avec ardeur la carrière militaire. Un duel malheureux, où il tua son adversaire, l'obligea à se réfugier en Allemagne. Il y servit d'abord l'électeur de Bavière; il allait passer au service du roi de Prusse, Frédéric II, quand le maréchal de Saxe s'intéressa à lui et employa son crédit pour le faire rentrer en France et réintégrer dans l'armée avec le grade de maréchal de camp. Il fit les campagnes de 1756 et 1757 sous les maréchaux d'Estrées et de Richelieu, et s'y fit remarquer, surtout à Minden et à Rosbach; mais son ambition ne trouvait pas que l'avancement fût assez rapide dans l'armée française, et, poussé par une humeur également irritable et orgueilleuse, il quitta de nouveau son pays et alla chercher une plus prompte fortune en Danemarck. Il eut lieu d'être satisfait; le roi Christian VII, ou plutôt son ministre Struensee, le combla de faveurs : il fut nommé feld-maréchal et chevalier de l'ordre de l'Éléphant; la chute du favori entraîna la sienne, il quitta le service danois, alla habiter l'Allemagne, et ne revint en France qu'après la mort de Louis XV. Il s'occupait d'agriculture dans un petit village d'Alsace, mais la cour s'occupait de lui; ses connaissances militaires, aussi bien que le peu de succès dont il avait joui sous le dernier règne, son penchant vers les idées nouvelles le recommandaient à l'attention du jeune roi, et, après la mort du maréchal de Mux (1775) il fut appelé au ministère de la guerre. Le courrier, chargé de la lettre close du roi, le trouva dans son jardin, occupé à émonder un arbre, et la cour ravie crut avoir rencontré un Cincinnatus.

Il débuta par diminuer et congédier une partie de la maison militaire du roi; l'économie que l'on voulait apporter dans les finances fit approuver cette mesure, mais elle fut vue avec peine par les vieux serviteurs de la monarchie. La jeune reine Marie-Antoinette y applaudit; elle aurait voulu supprimer toute étiquette, et amener la cour de Versailles à la simplicité de celle de Vienne. Quelques années plus tard, cependant, les derniers restes de cette garde fidèle moururent pour la défense. Le comte de Saint-Germain ne se borna pas à cette réforme, toutes celles qu'il introduisit ne furent pas envisagées d'un œil favorable. Il

augmenta, il est vrai, la paie du soldat, mais il voulut, en même temps, soumettre l'armée française au code disciplinaire de l'armée prussienne; au coup de bâton et de plat de sabre. Une indignation générale s'éleva contre lui; il y eut parmi les troupes des rébellions, des suicides, qui protestèrent énergiquement contre un système répressif antipathique à l'honneur français, on cita le mot d'un grenadier qui avait dit : — Je n'aime du sabre que le tranchant — et le comte de Saint-Germain dut s'arrêter devant la réprobation générale. Il résigna le portefeuille et mourut peu de temps après, le 13 janvier 1778. Il laissa le souvenir d'un homme probe, ferme, brave, éclairé, mais dont les grandes qualités furent gâtées par un esprit ardent, ambitieux et attaché opiniâtrement à des systèmes dangereux. Il ne pouvait souffrir la contradiction, et la fougue inquiète de son humeur l'empêchait de mûrir ses projets. On cite de lui des traits de désintéressement et de bienveillance, et il est une des preuves les plus convaincantes qu'un caractère mal dompté entrave à la fois les inspirations du talent et celles du cœur.

Le comte de Saint-Germain, de même que le fameux Cagliostro, son contemporain, en imposa aux gens crédules par ses secrets et ses impostures. Il ne voulut jamais avouer à personne ni son origine, ni sa patrie, ni son âge, et il avait trouvé l'art de persuader qu'il vivait depuis au moins dix-sept cents ans. — De qui est ce portrait? demanda-t-il un jour. — C'est celui de Notre Seigneur Jésus-Christ, lui répondit-on. — Ce n'est pas possible, reprit-il effrontément, il n'a aucune ressemblance avec Jésus de Nazareth, que j'ai vu jadis aux noces de Cana. Avec la même impudence, soutenue d'une connaissance réelle de l'histoire, il parlait de Néron, de Titus, de Josèphe l'historien, de tous les empereurs romains, de nos rois, de nos reines de France, comme s'il les avait vus, et il décrivait des monuments détruits depuis longtemps comme un témoin oculaire. Il était très-habile dans la fantasmagorie, à l'aide de laquelle il faisait accroire à ceux qui avaient la faiblesse de se fier à ses paroles, que les ombres qu'il faisait apparaître étaient celles de leurs parents décédés qu'il venait d'évoquer du cercueil. On croyait aussi qu'il avait un secret pour fabriquer des diamants et pour faire grossir les perles fines. Ce charlatan était familièrement reçu dans l'intimité de Louis XV. Madame de Genlis, qui l'avait vu fréquemment, en parle ainsi :

« Il avait l'air d'avoir quarante-cinq ans, et, par le témoignage de ceux qui l'avaient vu trente ans aupa-

ravant, il paraît certain qu'il était beaucoup plus âgé. Il parlait le français sans aucun accent, et de même l'anglais, l'italien, l'espagnol, et le portugais. Il était excellent musicien; il accompagnait de tête sur le clavecin tout ce qu'on chantait, et avec une rare perfection, dont j'ai vu Philidor étonné, ainsi que de sa manière de préluder. Il peignait à l'huile agréablement; il avait trouvé un secret de couleurs véritablement merveilleux, ce qui rendait ses tableaux très-extraordinaires. Il ne manquait jamais, dans ses tableaux, d'orner ses figures de femmes d'ajustements de pierrieres, et il se servait de ses couleurs pour peindre les rubis, les saphirs, les émeraudes, qui avaient réellement l'éclat, les reflets et le brillant des pierres qu'ils imitaient. Il n'a jamais voulu donner le secret de cette composition.

» Ses connaissances en chimie faisaient présumer qu'il avait trouvé aussi le secret d'un breuvage qui avait prolongé sa vie et ses forces; on pensait qu'il avait quatre-vingt-dix ans, avec l'aspect et la vigueur d'un homme de quarante. Un jour, il me dit:—Quand vous aurez dix-huit ans, serez-vous bien aise d'être

fixée à cet âge-là, du moins pour un grand nombre d'années? Je répondis que j'en serais charmée.—Eh bien! reprit-il très-sérieusement, je vous le promets. Et aussitôt il parla d'autre chose. »

Le comte de Saint-Germain passa de longues années en France, où il comptait pour protecteurs et pour amis les personnages les plus illustres; il finit cependant par se dégoûter de Paris, et il passa à la cour du prince de Hesse-Cassel. Ce dernier s'amusa à faire avec lui des opérations de chimie. On rapporte que, dans ses dernières années, il était consumé d'une insurmontable tristesse, et qu'il montra en mourant des terreurs qui annonçaient une conscience agitée. Sa raison s'altéra, et il mourut ainsi, en laissant planer sur son origine et ses antécédents un mystère qui n'est pas encore éclairci (1784).

Le comte de Saint-Germain avait un valet de chambre digne de lui; on lui demandait quel âge pouvait avoir son maître: «Il y a quatre-vingt-cinq ans, répondait-il, que je suis au service de M. le comte, mais j'ignore absolument l'âge qu'il pouvait avoir quand je suis entré chez lui.»

BIBLIOGRAPHIE

JEANNE D'ARC

Par H. WALLON.

Membre de l'Institut (1).

La pauvre Jeanne d'Arc, pendant sa vie et après sa mort, a été en butte à bien des ignominies, et le procès de réhabilitation semble toujours nécessaire. Cette figure, admirable de poésie, n'a pas rencontré de poète: Chapelain a martelé en son honneur un long poème, moins mauvais que ne l'a dit Boileau, mais peu digne cependant de son noble sujet; Shakespeare l'a peinte, en Anglais vindicatif, sous des couleurs grossières; Schiller en a fait une amazone amoureuse des armes, et éprise d'un fol amour pour un jeune Anglais. L'histoire non plus ne s'est pas toujours montrée équitable. Un historien de nos jours a fait de cette sainte fille une héritière des druidesses, une Velléda, une incarnation du peuple opprimé, qui avait cherché son inspiration dans les souvenirs de l'antique liberté gauloise. Un autre a peint la vierge intrépide sous les traits d'une pauvre fille malade, en proie aux folles hallucinations d'un cerveau dérangé. Jeanne d'Arc n'apparaît sous sa figure véritable que

dans les pièces de son procès, documents inaltérables acquis à l'histoire, dans la statue de la princesse Marie, dans l'ouvrage de l'abbé Barthélemy, dans celui de l'Allemand Gœrres, et dans celui que l'Académie française vient de couronner si justement. M. Wallon, en restant simplement fidèle à l'histoire, a érigé à Jeanne un monument digne d'elle, et où elle revit avec sa piété, sa simplicité, son courage et sa rare élévation d'esprit. Faut-il vous raconter de nouveau cette histoire si connue? La pauvre fille des champs, la gardeuse de brebis, divinement inspirée, ranimant, au nom de Dieu, la confiance d'un roi abattu par de longs malheurs, électrisant l'armée, marchant au premier rang des chevaliers; ayant acquis, elle, la petite paysanne, une science de la guerre que les vieux capitaines admiraient; faisant lever le siège d'Orléans; conduisant le dauphin à Reims pour y recevoir la couronne de Clovis. Jeanne, succombant enfin par l'indifférence de ceux qu'elle avait sauvés, tomba aux mains du parti bourguignon, qui la vendit aux Anglais. Rouen vit achever l'œuvre de trahison, et, en moins d'une année, comme elle l'avait prédit elle-même, sa destinée fut accomplie. Les aventures de la courte vie de Jeanne sont assez connues; mais nous puiserons dans le récit de M. Wallon quelques détails sur son caractère qui nous semblent d'un extrême intérêt, qui font connaître cette fille sublime, à qui l'on pourrait appliquer cette parole de l'imitation: *L'âme a deux ailes pour s'élever au ciel, la simplicité et la pureté.*

(1) Chez Eacheffe, rue Pierre-Sarrasin, 14. Deux volumes in-8°. Paris, 12 fr.; par la poste, 13 fr. 20.

« Bonne fille! c'est le cri de tous; honnête, chaste et sainte, parlant en toute simplicité, selon le précepte de l'Évangile : Oui, non; cela est, cela n'est pas. Sans manque, voilà tout ce qu'il lui arrivait d'ajouter à sa parole pour en attester la vérité. Le pur rayon de l'amour divin illuminait cette vie si occupée, et donnait du charme à ses labeurs. Le petit jardin de la maison paternelle touchait au cimetière, qui est comme le jardin d'une église de village. Jeanne usait du voisinage pour aller à l'église le plus souvent qu'elle le pouvait : elle y goûtait une douceur extrême. On l'y voyait prosternée devant le crucifix, ou bien, les mains jointes, les yeux levés vers l'image du Sauveur ou de la Vierge sa mère. Tous les matins, pendant le saint sacrifice, elle était au pied des autels, et le soir, quand la cloche qui sonnait les complies la surprenait aux champs, elle s'agenouillait, et son âme s'élevait à Dieu... Elle ne se bornait pas aux devoirs que la religion prescrit à tous les fidèles. Cette jeune fille, qui avait accompli de si grandes choses à dix-neuf ans, est tout entière à ces pratiques naïves de dévotion où les âmes simples et pures ont tant de charme à se répandre. Non loin de Domremy, sur le penchant du coteau qui descend vers la Meuse, il y avait un ermitage dédié à Notre-Dame de Belmont. Jeanne aimait à le visiter, et, le jour que l'Église a plus spécialement consacré à Marie, le samedi, vers la fin de la journée, elle s'y joignait à d'autres jeunes filles pour y venir prier ensemble et y brûler des cierges, symbole consacré par l'Église pour rappeler aux fidèles la foi qui veille et l'amour qui doit brûler pour Dieu.

» Jeanne fut donc, dès sa plus tendre enfance, un modèle de piété. Elle n'avait point, disait le curé, sa pareille au village. Sa foi se traduisait en bonnes œuvres. Si peu d'argent qu'elle eût, elle en avait pour l'aumône. Elle consolait les malades, elle recueillait les pauvres, elle leur donnait place au foyer, elle leur cédait même son lit, secondée par la religieuse condescendance de ses parents. Aussi était-elle aimée de tout le monde....

» Ce fut au milieu d'une vie calme et paisible qu'elle fut appelée à s'armer pour la France.

» Elle raconte (à ses juges pendant son procès), qu'à l'âge de treize ans, elle eut une voix de Dieu qui l'appela. C'était un jour d'été, à midi, dans le jardin de son père. La voix se fit entendre d'elle à la droite, du côté de l'église, et une grande clarté lui apparut au même lieu, et rarement depuis elle entendit la voix sans qu'elle vît en même temps cette lumière. La première fois elle eut grand peur, mais elle se rassura, elle trouva que la voix était *digne*, et elle déclara à ses juges qu'elle lui venait de Dieu; à la troisième fois elle connut que c'était celle d'un ange.

» C'était, comme elle le sut plus tard, l'archange saint Michel. Il se fit voir à elle entouré de la troupe des anges. — Je les ai vus des yeux de mon corps aussi bien que je vous vois, disait-elle à ses juges, et lorsqu'ils s'en allaient de moi, je pleurais, et j'aurais bien voulu qu'ils me prissent avec eux. L'ange, dans ces premières apparitions, ne faisait que la préparer à son œuvre; il lui disait de se bien conduire, de fréquenter l'église, d'être bonne fille, et que Dieu lui aiderait. Déjà, pourtant, il lui faisait entrevoir le but de sa mission. Il lui apprenait qu'un jour il lui faudrait venir en France, qu'elle y viendrait au secours du roi,

et il lui racontait la *pitié* qui était au royaume de France....

» Quand les voix lui disaient qu'il fallait aller au secours de la France, elle se sentait pleine d'ardeur et d'impatience, *elle ne pouvait durer où elle était*. Mais quand les voiles tombèrent, quand le présent se montra avec toutes les misères, tous les dégoûts de la réalité, et qu'il fallut partir, elle s'effraya. Elle répondit qu'elle n'était qu'une pauvre fille qui ne saurait ni monter à cheval, ni faire la guerre. Mais la voix avait parlé, elle triompha de ses répugnances. Et Jeanne, sans étouffer le cri de son cœur, n'eut plus qu'une pensée : ce fut de concourir de toute sa force à l'accomplissement de la volonté de Dieu.

Elle partit, humblement soumise aux ordres du ciel, et quoique, ainsi qu'elle le disait elle-même, elle eût préféré rester auprès de sa mère à filer et garder les brebis, elle parvint à Chinon, où se trouvait le dauphin; elle le reconnut entre tous, et lui donna un signe de sa mission, en lui révélant un secret qu'il n'avait dit qu'à Dieu dans la prière. Elle sortit victorieuse de toutes les épreuves qu'on lui fit subir, confondant, par sa simplicité de colombe, la prudence des sages; et tous enfin, docteurs et chevaliers se rangèrent de son parti, et insistèrent pour qu'on la conduisit devant Orléans.

« Les hommes d'église rendaient témoignage à sa vertu et à sa foi; les hommes de guerre s'émerveillaient de la façon dont elle parlait sur le fait des armes, et les dames et les demoiselles ne s'étonnaient pas moins de trouver une simple jeune fille dans celle qui faisait l'admiration des hommes de guerre et des docteurs. Elle qui, sous les armes, semblait égale aux plus habiles par sa tenue, par ses discours, elle se retrouvait, quand elle avait dépouillé le harnois, ce qu'elle était dans son village, *moult simple et peu parlant*, toujours pieuse et recueillie, priant dans le secret, et accueillant avec bonté les hommes de toute condition que la curiosité attirait autour d'elle, mais principalement les femmes. Elle leur parlait si doucement, dit la chronique, qu'elle les faisait pleurer.»

Elle partit pour Orléans et, en quatre jours, elle fit lever le siège de cette ville, investie depuis plusieurs mois par les Anglais. Il semblait que l'ange du Seigneur se fût manifesté et eût rempli de terreur l'ennemi de la France. Le courage de Jeanne avait quelque chose de surhumain, mais, dans l'envoyée de Dieu, soutenue par la force d'en haut, se retrouvait néanmoins la petite bergère; ainsi, lorsqu'elle fut blessée à l'épaule (et la veille elle avait prédit cette blessure), elle eut peur et pleura. Le sentiment de sa mission la possédait tout entière : Orléans délivrée elle voulait conduire le roi à Reims, afin qu'il y reçût le sacre : c'était là ce qu'ordonnaient ses voix. Elle y réussit en dépit de la longue opposition de quelques conseillers de Charles, qui voulaient qu'il chassât les Anglais des villes situées sur la Loire avant que d'aller recevoir les marques de la royauté. Mais Jeanne exerçait un ascendant mystérieux sur ceux qui l'entouraient. Une lettre de Guy de Laval, adressée à sa mère et à son aïeule, la peint en ces termes : « Et fit ladite Pucelle, très-bonne chère à mon frère et à moi, armée de toutes pièces, sauf la tête, et tenant sa lance à la main. J'allai en son logis la voir, et fit venir le vin, et me dit qu'elle m'en ferait bientôt boire à Paris; et ce me semble chose toute divine de

son fait, et de la voir et de l'ouïr. Et la vi monter à cheval, armée tout en blanc, sauf la tête, une petite hache en sa main, sur un grand coursier noir, qui à l'huis de son logis, se démenait très-fort, et ne souffrait qu'elle montât. Et lors elle dit : *Menez-le à la croix*, qui était à l'église, auprès du chemin. Et lors elle monta, sans qu'il se mit, comme s'il fût lié. Et lors se tourna vers l'huis de l'église, qui était bien prochain, et dit en assez voix de femme : Vous, les prêtres et gens d'église, faites procession et prières à Dieu. Et lors se retourna à son chemin, en disant : *Tirez avant, tirez avant*, son étendard ployé que portait un gracieux page, et avait sa hache petite en la main. »

Cette lettre témoigne de l'effet que produisait Jeanne. Qui pouvait, en effet, douter de sa mission ? « Orléans délivré en quatre jours de combat ; les Anglais, en moins d'une semaine, chassés de leurs principales positions sur la Loire, et battus en rase campagne dans leur retraite ; le roi mené à Reims avec une armée dépourvue de tout, à travers un pays occupé par l'ennemi, entrant dans les villes et atteignant le but de son voyage sans coup férir : voilà ce qu'elle avait fait, et sa façon d'agir n'était pas moins surprenante que les résultats obtenus. Dans la première campagne, elle avait montré non-seulement l'inspiration qui enlève le succès, mais l'habileté qui le prépare ; étonnant les plus vieux capitaines par une science de la guerre que n'eût pas mieux donnée la plus longue expérience. Et dans cette nouvelle entreprise, où l'on avait affaire encore moins aux Anglais qu'à des enfants égarés de la France, elle avait su prendre les villes sans qu'une goutte de ce sang français, qui lui était si cher, fût répandu.

» Et ce qui commandait surtout la foi en sa mission, c'est qu'elle l'affirmait. Elle se plaisait à dire que son œuvre n'était que ministère, c'est-à-dire qu'elle ne faisait, humble servante, que ce qui lui était commandé, et quand on lui disait que jamais en aucun livre on n'avait lu chose semblable, elle répondait : *Messire a un livre où nul clerc n'a jamais lu, si parfait qu'il soit en cléricature*. C'est donc à Dieu qu'elle en rapportait le principe, et quand elle affirmait, comment ne pas la croire ? Tout en elle était d'une sainte ; sa piété, sa ferveur sont attestées à toutes les époques de sa vie. C'était peu pour elle que d'accomplir ses devoirs de bonne chrétienne, elle le faisait avec tant de zèle à en chercher les occasions, parmi les empêchements de toute sorte, que l'on pouvait voir qu'ils n'étaient pas seulement pour elle une obligation de conscience, mais une joie de l'âme. Souvent, à la messe, pendant l'élévation, ou quand elle communiait, ou bien encore lorsqu'elle était en prière, on la voyait verser des larmes. Elle se plaisait au son des cloches, simple et religieuse harmonie qui n'est point seulement un appel à la prière, mais comme une voix de la terre au ciel. Elle se plaisait aux chants consacrés, et chaque jour, à l'heure du crépuscule, pendant que les cloches sonnaient, elle se retirait dans les églises, et rassemblant les religieux qui suivaient l'armée du roi, elle leur faisait chanter quelque une des hymnes de la Vierge. Elle aimait surtout les petits et les simples, et cherchait à se confondre parmi eux pour approcher de Celui qui a dit : Laissez venir à moi les petits enfants. Quand elle se trouvait, dit Pasquerel

(son confesseur), dans un endroit où il y avait des couvents de moines mendiants, elle ne disait de lui remettre en mémoire les jours où les petits enfants mendiants recevaient la communion, afin que ce jour-là, elle la reçût avec eux ; ce qu'elle fit bien des fois.... Elle ne répondait de la victoire qu'à condition qu'on ne prendrait rien à personne, et qu'on ne ferait aucune violence aux pauvres gens. Pour sa part, même quand on manquait de vivres, elle refusait de prendre rien de ce qui avait été enlevé. Sa bonté était extrême, et s'étendait à toutes les misères. Elle faisait volontiers l'aumône ; elle donnait aux autres pour qu'ils la fissent aussi ; elle disait qu'elle était envoyée pour la consolation des indigents et des pauvres. Quant aux blessés qui étaient spécialement confiés à sa sollicitude, elle avait les mêmes soins pour tous, qu'ils fussent Anglais ou Français. Et, avec tout cela, elle était si simple que sa bonté faisait oublier sa grandeur, et qu'un des témoins du procès déclare naïvement qu'il voudrait avoir une aussi bonne fille. »

La mission de Jeanne d'Arc était divine, et elle devait recevoir le dernier sceau des choses saintes sur la terre : — le martyre. M. Wallon prouve fort bien, d'après les propres paroles de Jeanne et celles de Dunois, que la mission de la bergère ne s'arrêtait pas à Reims ; elle avait pour objet de chasser le dernier Anglais du royaume de France, ce qui eût lieu en effet, non par son bras, mais par son impulsion. Pour elle, la trahison la livra à Compiègne, et la fit expirer à Rouen, ajoutant à sa gloire une marque de ressemblance avec le divin Rédempteur, qui, lui aussi, fut livré, trahi et abandonné. Jeanne a connu, comme le Dieu qu'elle adorait, le Thabor et le Calvaire.

La moitié de l'ouvrage de M. Wallon est consacrée à raconter, d'après les pièces originales, ce long procès, où l'on ne sait qu'admirer le plus, de la duplicité barbare des juges ou de la noble candeur de la victime. Jeanne était entourée de tous les rêts que peuvent tendre à l'innocence des hommes de sang, abrités derrière les subtilités des lois, et cependant sa parole forte, simple, véridique, perçait les filets dont on l'embarrassait. Mais sa mort était résuée dans les conseils des Anglais et dans ceux de la faction bourguignonne, encore nombreuse en France ; et, par un arrêt de la volonté divine, cette fille infortunée fut délaissée, à son heure suprême, du roi qu'elle avait couronné, des chevaliers avec lesquels elle avait combattu, des prêtres même qui avaient salué sa mission. Elle n'eut pour elle que les larmes des pauvres et les secours fidèles d'un religieux, son confesseur. Il faut lire, dans M. Wallon, les détails de sa cruelle captivité, et ses longs interrogatoires, pleins d'astuce et de perfidie, et les réponses si nettes de la pauvre fille, les ruses dont on l'entoura pour trouver un prétexte à sa condamnation, et le tableau de ses derniers instants, lorsque, parmi les apprêts et les horreurs du supplice, on n'entendit sortir de sa bouche que des paroles dignes de son courage et de sa foi. Ses persécuteurs, et ses bourreaux eux-mêmes, furent convaincus de sa sainteté par sa mort.

M. Wallon, en admettant comme irréfutables les preuves de la mission céleste de Jeanne d'Arc, conclut à la canonisation de la pieuse héroïne. Les preuves de ses vertus se trouvent dans les deux procès,

celui de la condamnation et celui de la réhabilitation, qui tous deux ont fouillé dans les moindres actes de sa vie et n'y ont trouvé que pureté, simplicité, et soumission, jusqu'à la mort, aux volontés divines. Ce serait un grand jour pour la France que celui où elle verrait placer sur ses autels, à côté de Geneviève et de Clotilde, la pauvre bergère de Domremy !

Nous recommandons vivement à toutes nos lectrices l'excellent ouvrage de M. Wallon, noble monument élevé à une des plus pures gloires de la patrie.

L'ENFANT

Par Madame *** (1).

Un souvenir touchant a inspiré ce livre ; il a été écrit par une mère qui, n'ayant plus d'enfants, a voulu enseigner aux femmes plus favorisées la valeur du trésor que la Providence a remis entre leurs mains. Avec une délicatesse infinie, elle leur a caché les déchirements que la maternité traîne à sa suite, elle ne leur a montré que le bonheur apporté dans la maison par l'enfant ; — l'enfant

avec son doux sourire,
Sa douce bonne foi, sa voix qui veut tout dire,

elle les engage à profiter de ces joies, à ne pas leur préférer de vains et menteurs plaisirs, à se dévouer tout entières à une tâche si sainte, et à recueillir, sans en perdre aucun, les fruits que Dieu a mis pour elles dans ces caresses, dans cet esprit, dans cette âme qui se développent sous leur tutelle. Un souffle d'amour parcourt ce livre et l'âme ; mais la mère tendre et passionnée, qui palpite aux souvenirs du berceau, est en même temps une femme éclairée, d'une intelligence supérieure, qui a vu la société avec finesse, et qui sait donner à ses pensées un tour vif et précis.

Madame *** a lu Jean-Jacques, mais l'élève prêche mieux que le maître, car on sent que ses critiques ne sont pas nées d'un vain désir de blâmer le temps où elle vit ; que, si elle apostrophe vertement les mères qui n'ont pas le courage d'être mères, elle a acquis le droit de parler ainsi ; on sent qu'elle a éprouvé ce qu'elle sait si bien décrire, et qu'elle peut dire avec autorité aux jeunes mères : Faites ceci, le devoir et le bonheur sont là ! Elle sera écoutée lorsqu'elle dira : « Aimez, élargissez votre âme, vivez de ce qui la fait vivre. Que les hommes centuplent les forces de la matière et enfantent des merveilles ; vous, centuplez les forces de votre cœur, et vous accomplirez des miracles. Ne vous laissez pas séduire par l'attrait du luxe et des jouissances que l'or peut donner. Prenez garde qu'en frappant un jour sur ce cœur, il ne rende aussi le son perdue et métallique qui résonne partout, qui domine tout. »

» Ecoutez de plus pures, de plus saintes inspirations ; que l'amour soit le mobile, non-seulement

» du devoir maternel, mais aussi du devoir conjugal. » Aimez le père des enfants qui vont naître, afin que ceux-ci soient des enfants bien-aimés, même avant leur naissance. Alors vous ne les éloignerez pas, ils resteront à vos côtés pour y être votre joie et les gardiens de votre honneur.

» Si le petit nouveau-né a vécu blotti sur votre sein, plus grand, c'est à vos pieds qu'il glissera ; vous l'y retiendrez par un regard, au besoin, vous l'y rappellerez...

» Restez donc, chers petits, qui nous gardez si si bien, demeurez là, toujours là... Restez, enfants chéris ; vous êtes la sécurité de la famille, comme vous en êtes la joie ; et si la mort cruelle vous ravit à nos tendresses, nous vous pleurerons éternellement, comme des anges absents du foyer domestique. »

Ces lignes laissent voir le but de madame ***. Elle veut rapprocher la famille en retenant dans son sein les enfants qui lient les générations les unes aux autres. Elle veut que la femme goûte toutes les joies attachées au berceau, toutes les pures jouissances que donne le développement d'une âme surveillée avec amour, et que l'attrait et l'autorité de l'épouse s'accroissent des vertus de la mère. Peut-être, dans le plan d'éducation qu'elle esquisse à grands traits, accorde-t-elle trop de place à l'amour et pas assez à l'autorité, peut-être est-elle le jouet d'une charmante illusion, en pensant que l'enfant n'a que de bons instincts, et qu'il ne s'agit que de les diriger habilement vers un but généreux. Malheureusement, la théologie et l'expérience nous apprennent tout le contraire ; ces petits anges, aux figures délicieuses, ont déjà la convoitise et l'esprit de ruse, triste héritage du genre humain, et c'est la gloire de l'éducation de redresser les chemins tortueux et d'aplanir les sentiers inégaux. Cette réserve faite, citons, citons largement madame *** ; elle est un aimable guide qui ne pêche que par trop de bonté. Écoutons ce qu'elle dit sur le premier langage :

« Pour cela, et beaucoup pour cela, élevez vous-mêmes vos enfants, ne les livrez jamais à nulle autre, surtout en cet âge où leurs sens, incomplets et débiles comme leurs corps, reçoivent toutes les impressions, et les mauvaises peut-être encore d'une manière plus profonde et plus durable que les bonnes. — Peu importe que l'enfant soit né dans une famille où le dur labeur de chaque jour se décèle jusque dans la rudesse du langage ; là encore, celui de la mère, adouci par l'amour, sera toujours le meilleur. »

» L'exactitude de cette observation est plus sensible quand, favorisée par une bonne éducation, la mère n'a dans ses habitudes que des expressions douces et harmonieuses, vraies et simples. Ne négligez donc pas cette étude de tous les instants ; elle demande que, dès le début, vous y apportiez une active sollicitude. — Accoutumez-vous à ne parler que très-correctement à votre enfant ; ne vous pliez pas à sa manière de dire, c'est lui qui doit prendre la vôtre. Ne changez rien aux mots, même pour l'aider. Tous sont nouveaux pour lui, et il n'aura pas plus de peine à les apprendre tels qu'ils sont, qu'en les défigurant. Articulez nettement et sans affectation. L'enfant, toujours imitateur, aidé par la flexibilité de ses organes, cher-

(1) Librairie Hachette. Prix : 3 fr. 50. Par la poste, 4 fr.

» chera à prononcer de même. Cela suffit, ne lui en
» demandez pas davantage, ne l'intimidez pas en le
» reprenant avec une insistance trop rigoureuse,
» laissez la nature faire son œuvre, aidez-la, mais ne
» la forcez pas. »

Plus loin, parlant de l'autorité paternelle :

» Elle doit (la femme) sauvegarder l'autorité du
» père en même temps qu'elle le fait aimer; ne faut-
» il pas lui ménager du bonheur pour ce peu d'in-
» stants qu'elle le possède, l'indemniser, s'il se peut,
» de sa longue absence par une double part de ten-
» dresse; ne faut-il pas qu'il jouisse à son tour de ses
» enfants qu'il voit si peu; qu'ils lui racontent eux-
» mêmes les grandes joies du jour et les petits cha-
» grins? plus tard, ce doux parler se changera en
» causeries plus sérieuses. Mais ici surtout, l'exemple
» aura force de loi; instruisez ce mari de tout ce que
» l'on a dit, de ce que l'on a fait dans cette maison,
» toujours la sienne, même lorsqu'il n'y est pas.
» Ne lui cachez rien, ni sorties, ni visites, et, prenez
» garde, l'enfant va vous aider, si vous oubliez quel-
» que chose.

» Vous le savez, il vous imite : tâchez donc de
» bien faire; et cela est si vrai que le mari aimé sera,
» par cela même, le père le plus chéri et le plus res-
» pecté. C'est ainsi que dans la famille tout se tient
» et s'enchaîne; pour être indissolubles, les liens ont
» besoin de se fortifier l'un par l'autre, en venant
» tous se rattacher au premier. »

Nous passons, et à regret, les chapitres souvent
délicieux qui parlent de la première enfance, de l'a-
mitié fraternelle, et nous arrivons à la seconde pé-
riode du livre où la jeune mère, ayant livré son fils à
des mains savantes, reste seule chargée de l'éduca-
tion de sa fille. Comme madame *** plaide la cause
des mères en plaidant celle des enfants! Avec quelle
chaleur elle insiste pour que la jeune fille ne quitte
pas la maison maternelle, avec quel charme elle dé-
crit cette éducation du cœur, cet être innocent couvé
sous le feu de l'âme d'une mère et se perfectionnant
chaque jour sans effort et sans douleur! Ce serait à
faire fermer les couvents et les pensionnats, mais
toutes les mères ne sont pas des madame ***, et plu-
sieurs, s'avouant humblement incapables, remettent
l'éducation de leur enfant à des mains intelligentes,
et pures et dévouées. *L'Enfant*, dicté par une âme ar-
dente et élevée, s'adresse à des natures d'exception,
mais, pour celles mêmes qui marchent dans l'ornière
de l'habitude, il y a beaucoup à prendre dans un
livre inspiré évidemment par l'amour du vrai et
du bien.

Madame *** parcourt d'un regard rapide les diffé-
rents points de l'enseignement qui conviennent aux
jeunes filles; elle dit, en parlant du style :

» Ici encore la mère recueillera le fruit des soins
» que nous lui avons demandés pour former le pre-
» mier langage de son enfant. Si, à son exemple, cet
» enfant s'est habitué à ne se servir que de mots
» choisis, simples et justes, dès que cela sera possi-
» ble, facilement il fera un pas de plus, celui de
» rédiger par écrit ses pensées les plus habituelles.
» Ce sera sa première étude de style. — Quoique
» commencé de bonne heure, cet exercice ne fati-
» guera pas l'intelligence, parce qu'on ne demandera
» à celle-ci qu'un travail proportionné à ses forces et
» à son développement. L'enfant, livré à ses inspi-

» rations, n'écrit jamais que ce qu'il comprendra
» bien, et, ces précieuses dispositions grandissant
» avec lui, il évitera cet écueil si commun d'écrire
» avant d'avoir une idée nette, et de faire ainsi passer
» dans le style l'incertitude et le nébuleux qui exis-
» tent dans l'esprit. Il apprendra de bonne heure à
» grouper ses pensées avec ordre, à les réunir en un
» tableau qui les rende plus saisissables, soit qu'il
» leur donne les formes d'un récit ou celle d'une
» lettre.

» C'est par une répétition continuelle (qui ne l'a
» éprouvé?) qu'on apprend les choses qu'on veut bien
» savoir. C'est par l'habitude d'écrire qu'on finit aussi
» par écrire sans efforts. Aussi demanderai-je que
» l'exercice du style ait lieu sans interruption. Il
» est intéressant de suivre les progrès de cet ensei-
» gnement qui se transforme de lui-même avec les
» années. Une seule page écrite ainsi, chaque jour,
» dès le très-jeune âge, suffit pour amener, même
» avec une instruction ordinaire, d'heureuses inspi-
» rations. Favoriser ce développement, faire de ce
» travail l'objet d'une récompense me semble aussi
» utile qu'agréable. La petite correspondance avec
» les amis se fait sans difficultés. On ne cherche, on
» ne demande pas ce qu'il faut dire, on en sait plus
» qu'il n'est nécessaire pour leur écrire, et, le jour
» où on devra le faire plus sérieusement, on n'y trou-
» vera ni embarras ni peine....

» Lorsque le soir, à la veillée de famille, vous lirez
» quelques pages écrites par cette main aimée, lorsque
» vous vous sentirez émue par cette pureté, cette élé-
» vation et cette bonté qui partent de son cœur, vous
» ne serez pas seule à avoir des larmes dans les
» yeux; la jeune fille, intimidée, mais heureuse, se
» réfugiera dans vos bras, et, plus tard, ce sera en-
» core avec joie qu'elle retrouvera les feuilles ou-
» bliées, où furent déposées les impressions de son
» enfance. Elle voudra être meilleure en y lisant com-
» bien elle était bonne; elle sentira plus vivement les
» charmes de la nature en voyant combien elle ai-
» mait à les décrire, et se rappelant l'attrait, si puis-
» sant alors, d'un papillon ou d'une fleur, elle re-
» tournera par la pensée à cet heureux temps où
» elle racontait ses joies d'un jour et ses larmes sé-
» chées en un instant par les caresses de sa mère. »

Cette page charmante révèle le but de madame ***
dans l'éducation. C'est pour resserrer les liens de la
famille, pour orner le foyer domestique, pour rendre
plus douces de saintes affections qu'elle veut garder
l'enfance, qu'elle veut cultiver l'esprit de la jeune
fille et lui donner l'innocent attrait des lettres et des
arts. Le monde n'entre pour rien dans ses vues ni
dans ses projets, et c'est peut-être là ce qui rend ce
livre, quelques réserves faites, si sain et si doux à lire.

En finissant son livre, qui est, semble-t-il, l'histoire
de son cœur, madame *** s'adresse aux mères :

« L'heure de la séparation, l'heure du sacrifice est
arrivée; l'enfant est une femme, elle a dit à sa mère
un long et tendre adieu, elle a emporté la joie de la
famille dans un dernier baiser.

» Triste séparation, plus triste lendemain.

» La maison est déserte, la vie est partie. — Le
matin est sans joie, et le soir... ah! ne parlons pas du
soir... la place est restée vide, et bien vide est le
cœur....

* Quoi ! déjà dix-huit ans, ami, le comprends-tu ! le temps a passé comme un songe, la tâche a été trop vite achevée ; que n'avons-nous pu la continuer encore et rester dans ce pays enchanté, dont peut-être je ne t'ai pas assez révélé les délices ! — Que de fleurs oubliées ! la moisson serait encore si belle ! — Pourquoi le bonheur dont on garde le souvenir ne suffit-il pas pour consoler ? — Pourquoi pleurer, puisqu'elle est heureuse ? Pourquoi pleurer, ami, puisque tu es toujours là pour m'aimer ?

» Oui, te voir et t'entendre, enfant ! voilà d'où vient toute joie ici-bas. — Petit, dans ton berceau, ta mère, à deux genoux, se prosternait pour te contempler mieux ; plus tard elle voudrait se grandir pour être à ta hauteur, lire encore dans tes yeux, y surprendre une pensée et deviner un désir. Tu pars, et le bonheur est parti avec toi. »

Une autre séparation plus cruelle, arrache quelquefois l'enfant à sa mère, mais, pour cette suprême douleur elle-même, madame *** trouve des paroles consolantes : elle indique la voie des bonnes œuvres, où l'âme affligée rencontre enfin son repos :

« La première larme que tu auras séchée au nom de tes chers bien-aimés, rendra les tiennes moins amères. Cette journée te complera ; fortifiée, tu reprendras ta course, ton bon ange est toujours là pour te guider. Comprends-le, elle veut que tu aimes pour elle, que tu continues la mission d'amour qu'elle n'a pu commencer... N'hésite pas, franchis cet escalier obscur, en haut vit une pauvre famille ; entre sans crainte ; tes vêtements de deuil, la douleur empreinte sur ton front, tout ici sera compris ; tu peux élever la voix pour encourager ; entre tous les malheureux qui sont là, n'es-tu pas la plus à plaindre ? Qu'un rayon de soleil entre avec toi et fasse renaitre la vie avec l'espoir ; dis-lui, à cette pauvre femme, et elle te croira, que tu envies sa pauvreté, que tu accepterais avec reconnaissance son malheur en échange du tien... »

Il faut finir : l'espace nous limite. Quoique l'ENFANT soit un livre d'exception qui ne s'adresse qu'à des positions et à des natures particulières, nous en recommandons vivement la lecture, non comme un

utile *vade mecum*, mais comme un foyer chaud et lumineux où tous peuvent chercher quelques rayons et quelques flammes.

LES SOUVENIRS DE MON GRAND-PÈRE

CONTES ET NOUVELLES

Dédiés à la jeunesse,

PAR M^{lle} ÉMILIE CARPENTIER (1).

Vers l'époque des étrennes, à côté des meubles précieux, des bijoux de bronze et d'or entassés dans les magasins, l'on voit une multitude de livres, aux brillantes reliures, aux séduisantes images, destinés à l'enfance. La dorure et l'illustration sont là pour donner à l'enfant le goût de la lecture, depuis l'alphabet représentant tous les peuples de l'univers ou tous les costumes de l'armée française, jusqu'au livre de contes, en forme d'album, où les enfants croient voir, dans de charmantes gravures, des camarades de leur âge : c'est toujours le même but qui a inspiré écrivains et artistes : donner à l'enfant le désir de lire, et lui faire connaître ainsi une des plus délicieuses jouissances de la vie humaine. Mais souvent, disons-le, la littérature reste au-dessous de la gravure, et les yeux, bien plus que l'esprit, sont contents. Il vient de nous tomber entre les mains un de ces volumes écrits pour le jeune âge, fort beau d'extérieur, fort riche de gravures, et vraiment intéressant et agréable pour les lecteurs de six à douze ans. Mademoiselle Carpentier sait parler aux enfants ; elle sait qu'une morale nue entraîne de l'ennui, et elle a su orner des fleurs gracieuses de l'imagination les leçons que renferment ses contes. Nous recommandons ce beau volume aux mairaines et aux jeunes mères qui pensent qu'un bon livre porte plus de fruits pour l'avenir qu'un grand cheval ou une poupée mécanique.

M. B.

(1) Chez Vermot, passage des Panoramas, 38.

SOUVENIRS D'UNE VIEILLE FEMME (1)

LES COURONNES.

(Continuation.)

C'était avec une véritable satisfaction que je préparais tout pour notre installation dans notre nouveau domicile. Notre appartement était situé sur le même

palier que celui de M^{me} Fanny Richomme, qui m'inspirait beaucoup d'attrait ; je n'aurais que deux étages à descendre pour me trouver au bureau du *Journal des Femmes* ; l'imprimerie étant au rez-de-chaussée de la même maison, je pourrais plus facilement vérifier si la correction des épreuves était bien faite ; enfin, sur le même quai, demeuraient mes deux éditeurs. N'était-ce pas se trouver logée tout à fait en auteur ?...

Dès le soir même de notre entrée dans cette maison, ma satisfaction fut troublée par les souffrances que

(1) La reproduction de cet article est interdite.

ma mère éprouvait dans la main droite. Nous crûmes d'abord qu'en faisant les paquets elle s'était piquée un doigt, et qu'il en résulterait un mal passager; c'était bien malheureux, au moment où nous avions besoin toutes deux de déployer une grande activité pour nous installer le plus promptement possible, car j'avais des travaux commencés et qu'on attendait; mais, en quelques jours, le mal fit des progrès si rapides et devint si violent, que ma pauvre mère fut obligée de garder le lit. La douleur s'étendait depuis le bout des doigts jusqu'à l'épaule, et cette douleur était celle qu'aurait pu causer une brûlure mise à vif. Les médecins, consultés, étaient d'avis différents comme toujours, et ma mère, si courageuse, se désolait en se trouvant incapable de faire quoi que ce fût. Des mois, des années devaient s'écouler pour elle dans cet état de souffrance, que centuplaient les tortures morales. Elle si active, si utile dans le ménage, elle se voyait réduite à une oisiveté complète. Jamais on n'avait pris d'ouvrage à la maison; désormais il faudrait en prendre; la jeune bonne ne pouvait presque pas m'aider, ma mère avait besoin de ses services, et je devais partager mon temps entre les soins journaliers à lui donner, mon travail, mon pauvre père que j'allais voir une fois par semaine, et les affaires du dehors. Pour comble de malheur, j'étais mal portante moi-même, et ma bonne petite Virginie, frêle de santé, ne me secondait pas autant qu'elle l'aurait voulu. Oui, la torture morale endurée par ma pauvre mère était affreuse. Ce mal, né de l'affection nerveuse ou névrose, qui déjà l'avait tant fait souffrir, la condamnait en outre au supplice de l'inaction. Point d'intervalle, point de crise comme jadis: le mal était là, toujours le même, et, malgré sa résignation angélique, des larmes brûlantes baignaient souvent son visage vénéré.

Dieu eut pitié de moi! Déjà rompue aux luttes avec le sort, je me raidis contre la nouvelle épreuve que nous avions à subir, et je demandai à Dieu du courage et la force nécessaire pour remplir mon devoir. Je fus exaucée.

Les travaux abondaient; le succès ne me gonflait pas d'orgueil; mais il me soutenait, et une fois rentrée dans mon cabinet, je parvenais à m'abstraire de toute autre préoccupation que celle des études à faire, des articles à écrire, des ouvrages à achever. Levée tous les jours à quatre heures du matin, ne me couchant jamais avant minuit, je trouvais du temps pour tout. Il m'avait fallu désigner un jour par semaine pour recevoir les personnes dont ma position nouvelle m'avait obligée de faire la connaissance; mais ce jour-là était pour moi le plus fatigant de tous; c'était aussi celui qui chagrinait le plus ma pauvre mère, car je n'avais pas toujours la possibilité d'aller l'embrasser et lui dire quelques mots de consolation. Le samedi était consacré à mon père; quelque temps qu'il fit, je lui donnais la moitié de cette journée; suivant l'état dans lequel je l'avais trouvé, je sortais de la maison de santé les yeux baignés de larmes; mais, en rentrant au logis, j'avais les yeux secs et le front serein. Quand son agitation m'avait bouleversée, en revenant à Paris, j'allais puiser auprès de mes deux anges protecteurs, madame de Montalivet et sa fille, madame de Tascher, un nouveau courage; jamais elles ne se montrèrent fatiguées de mes pleurs ni de mes plaintes: ces nobles âmes trouvaient des

paroles pour relever mon âme abattue, et ma malheureuse mère ne se doutait pas de ce que me faisaient souffrir mes visites à mon père.

Une chose encore me soutenait dans la vie si difficile qui m'était faite: c'était le plaisir de rendre service. Déjà, plus d'une fois, j'avais pu aider quelques auteurs en faisant des articles sur leurs ouvrages; j'avais pu même procurer à deux ou trois des éditeurs. Mais ce qui, surtout, doublait ma force, c'était l'inspiration qui venait sans se faire attendre. Je ne comprends plus aujourd'hui comment tant de choses ont pu sortir de ma plume pendant les deux années que nous passâmes dans notre nouvelle demeure.

Nous étions alors dans ce qu'on a appelé, à tort ou à raison, une *époque de transition*: les révolutions, en déplaçant les hommes et les choses, font sentir longtemps leur influence; on a de la peine à se remettre de l'ébranlement général. Les idées nouvelles qui ont remplacé les anciennes idées sont souvent mal comprises par le vulgaire, et le vulgaire c'est le plus grand nombre; les femmes, que l'imagination porte toujours au delà des bornes du possible, sont les dernières à revenir au sentiment de la raison. De la grande crise de 1830 était sorti pour elles un impérieux besoin d'émancipation; aussi les Saint-Simoniens trouvèrent-ils un grand nombre d'adeptes. Les journaux créés pour et par les femmes se multipliaient; les utopies les plus étranges y trouvaient place, et la pensée qui dominait toutes les autres était celle-ci: *Renoncer à remplir le rôle si noble de la femme pour postuler tous les emplois, toutes les charges que, dans l'Etat, les hommes se sont réservées.* De cette époque de transition datent les *lionnes*, que les maîtresses de maison invitaient à leurs soirées pour attirer le plus de monde possible, lionnes politiques, lionnes poétiques, lionnes auteurs, lionnes faisant des armes, montant à cheval et se distinguant au tir du pistolet.

La directrice du *Journal des Femmes* se défendait tout ensemble, autant qu'elle le pouvait, de l'envahissement des idées nouvelles et de la rigidité des idées anciennes; mais les premières perçaient souvent dans les colonnes du journal, et les hommes se moquaient ou se vengeaient de cette tentative d'émancipation féminine en adressant à madame la directrice des questions telles que celles-ci, qu'on la priait instantamment d'insérer dans le plus prochain numéro: 1° *Que ressentent les femmes en vieillissant?* 2° *Que faut-il faire pour diriger utilement le grand mouvement intellectuel qui se manifeste chez les femmes?* Et ces deux impertinentes questions eurent l'honneur de l'insertion dans le journal.

Je fus la première à y répondre: je ne faisais point partie des *lionnes* d'aucune espèce; élevée par ma mère dans la croyance que rien n'est plus respectable que la femme qui sait rester femme, j'étais fort loin de goûter les idées folles qui régnaient généralement, mais j'étais loin aussi d'endurer avec résignation les moqueries qu'on croyait pouvoir se permettre impunément. Mes deux réponses, fondées en raison, j'ose le dire, furent assez vives pour me valoir d'une part cet avertissement, inséré dans le journal de la bonne ville de Falaise: « Que mademoiselle S. U. Dudrèze ne vienne pas chercher un mari dans notre cité, elle n'en trouverait pas un. » Et, d'autre part, je

reçus des Saint-Simoniennes l'aimable proposition de me voir déclarer la femme libre.

Ces deux leçons me rendirent plus sage, et me firent sentir plus profondément encore la vérité de ce que m'avait toujours dit ma mère : Pour rester digne du titre de femme, il me fallait éviter la polémique, et me contenter d'être auteur moraliste.

L'ouvrage couronné, *le Petit Bossu*, avait enfin paru : mon bon vieil ami, après l'avoir lu et approuvé, l'avait présenté au concours ouvert par l'Académie française en faveur des ouvrages les plus utiles aux mœurs. M. Duval paraissait compter sur le succès, et en effet, grâce à lui, j'obtins un des prix Monthyon. A cette heureuse nouvelle, ma pauvre malade parut se ranimer ; elle exigea de moi la promesse que j'irais à la séance de l'Académie, où elle ne pouvait m'accompagner comme elle m'avait accompagnée à l'Hôtel de Ville. J'étais curieuse, je l'avoue, de voir une séance de l'Académie, et je pouvais y aller d'autant plus facilement que le jeune fils d'un de mes oncles était alors à Paris, où il apprenait l'état de mécanicien. Un autre, à sa place, se fût trouvé fier d'être choisi pour mon cavalier ; mais, à dix-huit ans, une cousine de quarante ans paraît bien vieille, et puis j'avais déjà éprouvé que ce n'était pas dans ma famille que je trouverais des admirateurs.

Mon sigisbé improvisé me donna le bras, d'un air assez peu aimable, jusqu'à la porte de l'Institut. J'avais deux billets pour d'excellentes places, l'amphithéâtre du nord, en face de l'hémicycle qui renferme les fauteuils de MM. les membres de l'Académie. Mais la foule était grande ce jour-là. Toutes les places étaient prises, moins une. Du premier coup d'œil je m'aperçus que, dans cet amphithéâtre, je serais trop en vue ; or, maintenant plusieurs personnes me connaissent, et je ne voulais pas être désignée au public comme auteur couronné. Je dis donc à Jules, mon cousin, de prendre cette place, et je m'esquai aussitôt pour monter à la tribune du nord : elle était pleine aussi. Au moment où je cherchais des yeux la moindre place sur quelqu'un des bancs, un homme se leva et me cria à tue-tête : « Je vous fais compliment, mademoiselle Ulliac, vous êtes couronnée ! »

Aussitôt je disparus et je descendis quatre à quatre l'escalier et je me trouvai hors de l'Institut, sans nul moyen d'y pouvoir rentrer. Que faire ? Ma mère serait vivement contrariée si je ne pouvais pas lui rendre compte de la séance ; et lui faire subir une contrariété, à elle qui souffrait tant !... Je savais que MM. les académiciens, avant d'entrer en séance, se réunissaient dans la bibliothèque de l'Institut : j'étais assurée d'y trouver M. Duval et d'obtenir par lui une place. Après un peu d'hésitation, je me rendis à la bibliothèque ; je m'arrêtai quelques instants devant la porte ouverte, cherchant des yeux mon vieil ami...

« Mademoiselle Ulliac, vous avez un prix, je vous en fais mon compliment, dit à haute voix un membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres que je ne veux pas nommer ; et il vint à moi en me tendant cordialement la main.

— Merci, dis-je tout bas ; oui, j'ai un prix, mais pas de place.

— Comment ! pas de place, s'écria-t-il à pleine voix ; un auteur couronné ! Venez, venez, je vais vous placer.

— Non, non, lui dis-je tout bas, je vous en prie, je dois attendre M. Duval. »

Mais, passant mon bras sous le sien, il m'entraîna, bon gré mal gré, me faisant traverser la bibliothèque tout entière et pénétrer dans la salle par l'entrée réservée à MM. les académiciens. Les yeux baissés, rouge d'embarras, je dus traverser l'hémicycle tout entier, dont les fauteuils heureusement étaient vides ; et arriver dans l'amphithéâtre réservé, sous les yeux de tout le public. Mon trop obligeant conducteur me fit assise sur la première banquette, vide aussi, et il allait peut-être mettre le comble à ma confusion en me faisant à haute voix et de nouveau des compléments, lorsque, fort heureusement, quelqu'un lui adressa la parole. J'appelai du geste mon jeune parent ; il me répondit par un signe de tête négatif. De nouveau je répétai mon invitation muette. Cette fois, mon regard lui fit comprendre que j'étais fort mécontente de son obstination. Après avoir encore hésité, il se décida enfin à venir prendre place près de moi. A voix basse, je lui reprochai son peu de déférence pour sa cousine : il fit la moue sans me répondre.

Insensiblement l'amphithéâtre s'était garni de femmes élégantes et très-parées : bientôt, l'Académie en corps vint occuper les fauteuils de l'hémicycle. M. Villemain, secrétaire perpétuel, était, cette année-là, directeur. C'était la première fois que je voyais cet habile et élégant écrivain. Quelques années auparavant, mon père avait suivi assidûment ses cours, et, depuis longtemps, je savais que M. Villemain unit l'esprit le plus charmant à l'éloquence et à l'art de bien dire.

La séance commença par le compte-rendu des actes de vertu qui sont, grâce à Dieu, si multipliés en France, qu'un choix à faire entre tous les dévouements est des plus difficiles. Je ne me souviens pas du nom de l'académicien qui avait été chargé, cette année-là, de faire le compte-rendu ; de vifs applaudissements se firent entendre et se prolongèrent jusqu'au moment où M. le directeur prit la parole.

Avec son talent inimitable, M. Villemain exposa les mérites qui avaient valu à telle ou à telle pièce de poésie le suffrage de l'Académie, et il lut, comme il sait lire, quelques fragments des poèmes couronnés ; puis vint le tour des ouvrages que l'Académie avait jugés être utiles aux mœurs et à la morale, et j'entendis proclamer par cette voix éloquente le titre du *Petit Bossu* et le nom de mademoiselle Ulliac Trémadeure. L'usage n'étant pas à l'Institut que les lauréats se montrent aux yeux du public, les auteurs ne furent point appelés à venir recevoir leur couronne.

Aussitôt qu'il fut possible de sortir de la salle, je me hâtai de retourner à la maison. Je ne m'étais pas sentie émue cette fois comme le jour de la séance à l'Hôtel de Ville. Tant de chagrins pesaient sur mon cœur ! Et, alors même qu'une joie vaniteuse aurait pu se faire sentir, la vue de la pâle figure de ma mère contractée par les souffrances, eût bientôt banni cette joie. Afin de distraire ma pauvre malade, j'avais invité à dîner M. Haumont et l'ingénieur des ponts et chaussées qui avait bien voulu admettre Jules dans ses ateliers ; je le regrettais tout bas, car ma pauvre mère s'efforçait inutilement de prendre part à l'entretien. Ses douleurs devinrent si vives qu'elle dut quitter la table avant la fin du repas, et, pour la seconde fois, je sentis bien amèrement la vérité de ces paroles de

madame de Staël : *La gloire n'est pour une femme qu'un deuil éclatant du bonheur*. La gloire ! tout est relatif : pour l'auteur jusqu'alors complètement obscur, les honneurs qu'il venait de recevoir étaient de la gloire. Le *Journal des Femmes* la fit sonner bien haut, le Breton, le Lycée armoricain firent de même, et le compte-rendu des journaux me mit en vogue dans la librairie. Si je n'avais pas été entourée de sujets de tristesse, peut-être mon amour-propre se fût-il développé au bruit des douces flatteries qui résonnaient à mon oreille. Mais la pensée de mon malheureux père, la vue de ma malheureuse mère en proie aux souffrances physiques et aux tortures morales empoisonnaient tout, et la seule chose dans laquelle je trouvasse encore quelque plaisir, c'était l'étude, c'était le travail. A de rares intervalles brillait, parfois, un éclair de mon ancienne gaieté ; la tribune édifée par madame Fanny Richomme en faveur des femmes m'était constamment ouverte, je cédai à la tentation de faire de petits articles sur les *non sens* de l'époque. Je ne me moquais pas des individus, je me moquais des choses, et comme ces articles, publiés sous le voile de l'anonymat, faisaient rire, ils étaient toujours bien venus au bureau du journal.

Là se réunissaient souvent les collaboratrices. Je ne faisais point partie de ces réunions ; mais, de temps en temps, lorsque je descendais chez notre chère directrice, je faisais la rencontre d'une ou deux femmes auteurs, et toujours j'avais lieu de m'étonner de la croyance avouée par ces dames qu'une femme ne peut pas écrire sans jeter, comme on dit vulgairement, son bonnet par-dessus les moulins. Je suis persuadée que ces dames, de leur côté, trouvaient fort étranges et très-baroques mes idées au sujet de la mission que l'écrivain est appelé à remplir. Aussi je ne formai de liaison avec personne, et quelquefois il m'arriva de remonter chez moi très-mortifiée de ce titre de femme de lettres que je partageais avec des femmes qui ne voulaient plus être de leur sexe.

Il y a, de par le monde, certains biographes qui laissent tranquilles les morts dont ils n'ont rien à attendre ; les morts coûteraient beaucoup de travaux, beaucoup de recherches avant qu'on arrivât à en tirer quelque chose ; ces biographes-là s'attachent de préférence aux vivants, car ils savent par cœur la fable du corbeau et du renard, et, quelque petit que soit un fromage, il vaut bien toujours la peine de prononcer quelques paroles flatteuses pour l'obtenir. Au nombre des personnes qui avaient le droit de se présenter chez moi le lundi, se trouvait un M. Alfred de **, qui cherchait à tirer quelque parti du talent littéraire dont il se croyait doué. Malgré sa rotondité et ses besicles, il parlait beaucoup de sa guitare, instrument encore à la mode dans ce temps-là ; il aurait joué volontiers le rôle de troubadour, sans se douter du ridicule dont il se serait couvert. Un jour, il me fit part de l'idée sublime qui lui était venue de faire la biographie des femmes auteurs contemporaines, et de l'accompagner du portrait et d'un *fac simile* de chacune de ces dames qui, il en avait la certitude, applaudissaient beaucoup à son projet ; plusieurs lui avaient promis des notes et quelques-unes s'étaient engagées à faire elles-mêmes leur propre biographie. J'étais déjà un auteur trop célèbre pour ne pas figurer dans ce recueil, et M. Boyer n'attendait que mon consentement pour venir me pourtraire.

Fort étonnée de ce que j'entendais, j'avais écouté M. de ** sans l'interrompre : prenant mon silence pour une approbation, il me nomma les dames qui déjà avaient consenti à ce qu'il les plaçât sur sa liste.

« Je ne blâme personne, monsieur, lui dis-je d'un ton sérieux ; mais il me semble qu'on n'a pas le droit de publier ma biographie sans mon consentement formel : et ce consentement, je le refuse absolument. »

M. de ** employa tous les raisonnements qui lui parurent les plus convaincants pour me persuader que, si je ne voulais pas faire moi-même mon article, je devais le lui laisser faire en lui donnant les notes que je jugerais convenables. Pour me décider, il employa les flatteries les plus outrées, et qui achevèrent de me mettre de fort mauvaise humeur.

« Il faudra bien, mademoiselle, que vous consentiez lorsque nous aurons votre portrait.

— On ne le fera pas sans que je pose, répondis-je.

— Pardonnez-moi : M. Boyer saisit la ressemblance au vol, si vous ne lui permettez pas d'avoir l'honneur de se présenter chez vous, il vous croquera soit à l'église, soit au spectacle, soit sur l'escalier lorsque vous descendrez au bureau.

— Cessons cette plaisanterie, lui dis-je d'un ton si sec qu'il en fut déconcerté. Je vous déclare, monsieur, que si une notice est publiée sur moi, malgré moi, je recourrai aux appuis que j'ai dans la presse quotidienne pour faire savoir au public comment vous êtes sans respect pour la volonté d'une femme qui regarde comme un malheur de se trouver placée au nombre des femmes de lettres. »

Ce jour-là, M. de ** n'insista point ; mais il espérait me tenter en m'adressant les premières livraisons de son œuvre. Comme j'évitais de lui en parler, il me demanda avec instance de lui dire ce que j'en pensais.

« Je pense, monsieur, répondis-je, que ces dames doivent être contentes de leur peinture, car il leur donne à toutes des yeux plus grands que la bouche. »

Après être revenu plusieurs fois à la charge, M. de **, voyant que décidément je ne voulais pas entrer dans sa galerie, se laissa aller un jour à une étrange confidence.

« Pendant que ces dames posent, dit-il, Boyer et moi nous les faisons causer sur le compte les unes des autres : en les écoutant, je me suis dit plus d'une fois que la biographie louangeuse pourrait bien avoir quelque jour pour pendant une biographie scandaleuse. »

Indignée, je me levai. M. de ** sentit qu'il était allé trop loin.

« Vous comprenez bien, mademoiselle, ajouta-t-il, que je ne me permettrais pas ailleurs une telle plaisanterie. »

Je le saluai sans répondre, et, tout confus, il se retira.

O femmes ! bien heureuses sont celles que la nécessité ne fait point sortir d'une obscurité paisible ; bien heureuses sont celles dont la vie passe ignorée et dont le nom n'est connu que de leur famille et de leurs amis ! Un peu de bruit ne peut consoler des dégoûts que vous fait subir la plèbe littéraire.

Je ne pouvais me renfermer chez moi comme jadis ; je ne pouvais me faire céler pour les personnes qui me déplaisaient ; si, dans la vie privée un ennemi est

à craindre, dans la vie littéraire un ennemi est bien dangereux et peut, d'un mot, vous faire un tort irréparable... Je continuai donc à recevoir de temps en temps M. de ***; seulement, je faisais dire parfois que j'étais en affaire, et peu à peu ses visites cessèrent.

La Société pour l'instruction élémentaire ayant ouvert un troisième concours extraordinaire pour la composition d'un livre de lecture courante, je sentis s'éveiller en moi le vif désir d'y présenter un ouvrage; si j'avais parlé de ce désir à quelqu'un, on l'aurait traité de folie : ma vie était tellement remplie, qu'je n'avais pas un instant de loisir, mais je me levais matin, je me couchais fort tard, j'avais le travail facile, et la plupart des articles que je publiais dans différents recueils n'étaient pour moi qu'un délassement. Il ne faut pas croire que l'ambition d'obtenir un nouveau prix fût mon seul mobile : depuis près de trois ans, l'idée d'un livre de morale populaire errait, si je peux le dire, dans mon esprit. Depuis près de trois ans, cette pensée de Sénèque : *Dans le sein de l'homme vertueux, je ne sais quel Dieu, mais il habite un Dieu*; et cette autre pensée de Kant : *Devoir ! mot sublime ! tu ne parles que de soumission, et pourtant tu révéles à l'homme sa liberté, sa volonté*; ces deux pensées m'avaient fait rêver cent et cent fois, et plus je rêvais, plus je sentais les hautes vérités renfermées dans ces paroles; mais comment les vulgariser, comment les rendre accessibles aux intelligences les moins développées, comment faire comprendre que Dieu a mis en nous ce qu'il faut pour distinguer le bien et le mal, la vérité et l'erreur, le juste et l'injuste ? Comment faire comprendre que cette pierre de touche, soit qu'on l'appelle conscience ou sens moral, a été donnée à tous ? Comment faire comprendre enfin que nos passions nous mettent dans la dépendance de tout le monde, tandis que notre soumission à la seule loi du devoir nous rend indépendants de tous. C'était ce comment qui m'arrêterait encore; mon but était trouvé, mais le point de départ me manquait. Pendant ces trois années, toujours préoccupée du livre à faire, j'avais lu, la plume à la main, beaucoup d'écrivains religieux et moralistes; je possédais donc une foule de matériaux précieux; restait à les mettre en œuvre. L'époque de transition dans laquelle nous nous trouvions donnait naissance à une foule de systèmes plus ou moins spiritualistes ou matérialistes, et remettait en vogue d'anciens systèmes longtemps oubliés.

La doctrine du docteur Gall ou phrénologie avait ainsi repris faveur. Spurzheim faisait des cours très-suivis, de petits livres explicatifs des protubérances du crâne humain se répandaient dans toutes les classes, et semait, au milieu de quelques idées justes, beaucoup d'idées erronées. J'avais eu, à l'imprimerie, l'occasion d'entendre les ouvriers typographes faire à leur manière l'application des doctrines du docteur Gall. Ils y trouvaient une excuse à leurs défauts, à leurs vices même, et étaient tombés dans un matérialisme si complet que, pour eux, tout ce qui élève et agrandit l'âme n'était plus que contes bons à dormir debout. C'est ainsi que ce que je cherchais fut trouvé, c'est-à-dire le point de départ, la doctrine du docteur Gall. Mais, pour en faire sentir les graves inconvénients et pour faire reconnaître que le sens moral a été donné à tous les hommes, quelle que soit leur couleur, que

tous, par conséquent, sont aptes à sentir les vérités de la morale universelle quand on les leur présente, il me semblait nécessaire de faire voyager mon héros par toute la terre.

La réflexion me prouva que l'amour-propre de l'auteur lui faisait trop oublier qu'il s'agissait moins de montrer de l'érudition que de composer un ouvrage réellement utile; non, ce n'était pas au loin que le héros du livre devait aller chercher des enseignements; ces enseignements devaient, au contraire, ressortir des simples événements de la vie ordinaire, événements qui, en éveillant son sens moral, lui feraient soumettre à cette pierre de touche ses actions d'abord, puis celles d'autrui.

Toutes ces idées et bien d'autres se présentaient journellement à mon esprit sans m'empêcher de finir des travaux commencés, de soigner ma pauvre mère, d'aller voir mon père et de vaquer à toutes les occupations de la femme dans un ménage.

L'inspiration n'était pas encore venue, et le temps s'écoulait. Je n'avais plus qu'un mois pour arriver avant la fermeture du concours. Un mois ! c'était bien peu; mais, comptant sur la bonne fée, je m'étais arrangée d'avance pour faire copier à mesure le manuscrit... encore à composer. Mon écriture était connue des membres de la Société pour l'instruction élémentaire, et je ne voulais pas me trahir moi-même... Un matin, je sentis que la fée était là; je pris la plume, et, à la fin du mois, le manuscrit de *la Pierre de touche* était remis au secrétariat, rue Taranne.

Si je me suis appesantie avec quelques détails sur ce qui regarde cet ouvrage, c'est qu'il m'a valu des joies bien douces, non des joies d'amour-propre, mais des joies du cœur.

« Mademoiselle, me dit un matin Virginie, il y a là un monsieur qui demande à vous parler. Il n'a pas voulu me donner son nom, prétendant que mademoiselle serait très-contente de le revoir, et qu'il est un de ses anciens amis.

— Pourquoi ne pas avoir dit que je reçois le lundi seulement, surtout aux personnes que je ne connais pas ?

— Mais c'est un ancien ami, mademoiselle, et il a un air si bon, si doux...

— Faites entrer.

Et je me trouvai en face de M. Émile P..., ce fils du peintre habile, madame P..., qui m'avait donné, à Versailles, des leçons de dessin.

« Ainsi, vous me reconnaissez ! s'écria-t-il d'un air tout joyeux.

— Oui, répondis-je, je reconnais M. Émile qui, jadis, m'a joué tant de mauvais tours...

— Et à qui vous les avez rendus au centuple.

— Mais comment avez-vous su que j'habite Paris ?

— N'êtes-vous pas une femme célèbre ? Imaginez-vous que je ne voulais pas croire que l'écrivain moraliste déjà en renom fût la même personne que la demoiselle Uliac surnommée par ma mère...

— L'étourdie, dis-je en riant, surnom que je méritais bien alors.

— Mon neveu vous ayant entendu nommer, et votre nom lui étant familier, car votre souvenir s'est conservé dans la famille, il s'est informé de votre adresse et me l'a apportée. En apprenant que vous faisiez des livres et des livres raisonnables, je n'ai pas voulu croire, je le répète, que la chose fût possible.

Pardonnez-moi mon impertinence, mais en vérité, il faut que vous soyez changée du tout au tout. Ma fille possède déjà quelques-uns de vos ouvrages ; mais ils ne sont signés que du pseudonyme de Trémadeure. Je vous présenterai ma femme et ma fille, si vous voulez bien le permettre ; elles sont déjà toutes disposées à vous aimer. »

Nous parlâmes de Versailles, de nos anciennes connaissances. Les questions de M. P... en ce qui me concernait me prouvèrent, en effet, que je voyais en lui un ancien ami. Il demanda la permission de saluer ma pauvre mère, et les larmes lui vinrent aux yeux en voyant ce bras et cette main malades enveloppés de foulards et reposant sur un coussin, tandis que la main gauche tirait avec effort quelques brins de lin d'une quenouille fixée à un rouet devant elle. Réduite à l'oisiveté la plus absolue, torture morale qui dépassait de beaucoup les souffrances physiques si cruelles pourtant, ma courageuse mère avait voulu

apprendre à filer. Quelques mots prononcés par M. P... me prouvèrent qu'il devinait toute l'amertume de la position de ma mère, condamnée à faire peser sur moi toutes les charges qu'imposent une infirme et les soins de la maison ; charges d'autant plus lourdes que, par mon travail, je devais subvenir à toutes les dépenses. Ma pauvre mère comprenant qu'une belle et bonne âme l'écoutait, se laissa aller au douloureux plaisir de parler de son mari, de sa fille, de ses maux, dont le plus grand était son inutilité. Plusieurs fois, M. P... essuya furtivement ses yeux ; après être resté longtemps avec ma mère, il m'obligea de rentrer dans mon cabinet au moment où je le reconduisais, et me prenant affectueusement les deux mains, il me dit :

« Songez que vous avez en moi un ancien ami, un ami dévoué, et comptez sur moi en tout et pour tout. »
Ce n'était pas là des paroles prononcées à la légère ; la suite me l'a prouvé.

S. ULLIAC TRÉMADEURE.

TROP POUR UN JOUR

En quel lieu se rencontrent spontanément la joie et la douleur ? En quel endroit du monde voit-on les larmes dans le rire, le plaisir à côté de l'angoisse ? C'est dans cette solitude que Dieu seul connaît à fond, que chacun de nous habite presque en étranger : Le cœur de l'homme.

Là dorment des germes opposés qui, s'éveillant tour à tour et quelquefois tous ensemble, nous effraient, nous charment, nous étonnent. En un jour, nous sommes ballottés par plusieurs sentiments contraires, quoique vrais. Êtres multiples tombés d'un être simple, nous ne dominons rien, nous sommes assujétis à toute chose. En nous, la puissance d'aimer s'allie à la puissance de souffrir ; de là, une foule de bonheurs qui n'excluent pas la peine ; de là, aussi, des peines profondes qui n'excluent pas une sorte de jouissance dans les hauteurs de l'âme.

Un jour, à ce temps de la vie où le cœur commence à se fatiguer des impressions, à ce temps où la jeunesse s'est effacée sous l'empreinte à peine visible encore des années graves, un jour, je quittai les champs pour descendre, non jusqu'à la foule, mais jusqu'à ce cercle intime dans lequel les plus heureux d'entre nous s'enferment volontiers. Je quittai la campagne avec l'intention de passer à Paris une journée : j'avais dans cette ville un ou deux rendez-vous d'affaires ; je devais revoir des parents, des amis, et faire ces riens que l'on fait en ce monde dès qu'on change de place ; on se presse, on s'agite, on parle, on va, on vient, on dépense en quelques heures le double du budget ordinaire pour s'en aller le corps exténué de

fatigue, l'âme pleine d'impressions renouvelées qui, presque toutes, la font souffrir, mais dont, cependant, elle n'aurait pas voulu se passer.

C'était aux premières heures du jour : je descendais dans la campagne le sentier qui mène au chemin de fer. Rien de plus paisible que ce tableau de la nature : des moissonneurs l'animaient sans l'agiter ; les faux couchaient le blé sur la terre, et le choc monotone de l'acier semblait une harmonie de la nature plutôt qu'un bruit étranger. Les enfants dormaient, les mères préparaient la soupe des travailleurs, et, tout en recevant et rendant leurs bonjours, je m'en allai rêveuse sans tristesse, heureuse de serrer dans quelques heures toutes ces mains que je voyais tendues vers moi.

Voici le train : je monte en wagon, et je me trouve entre deux voyageurs brisés d'une course de seize heures, le témoinnant par une attitude passive, un regard indifférent, une prostration totale. L'un avait froid depuis la frontière, l'autre étouffait. De là, rivalité, contestations, une ombre d'animosité. Le pauvre morfondu, ayant eu recours à mille ingénieux artifices, à peine ai-je entrevu ses traits emmitoufflés : manteau, couverture, gants fourrés, mentonnière par ici, collet par là, capuchon partout. C'était l'hiver se trompant de route et s'égarant en pleine moisson ! Je le plaignais ; le froid dans l'air ou dans l'âme ressemble à la mort. Néanmoins, celui qui étouffait me paraissait plus malheureux encore : nous respirions, et il manquait d'air ; c'est le plus dur des supplices ! De temps en temps, il se plaignait ; le compagnon de route baissait vite son capuchon d'un degré et se voi-

lait la face pour protester contre la vitre que le voisin tenait baissée.

Quelles que soient nos pensées en montant en voiture, elles se modifient toujours au contact des voyageurs. Il faut être bien philosophe ou bien malheureux, pour ne pas se laisser distraire par les faits et gestes de ses voisins. Il n'y avait dans mon compartiment que ces deux messieurs, un enfant et son grand-père. L'enfant attachait son regard curieux sur les champs, et disait parfois un mot simple comme ses quatre ans. C'était tout : et pourtant, après une heure de marche, il me semblait qu'une longue distance était entre moi et ma vie d'hier. Un voyage quelconque est un trait d'union qui joint deux phases de notre existence, et ne ressemble ni à l'une ni à l'autre. De là, ce repos d'esprit que nous éprouvons en voyage, quand nous y sommes exempts de souvenirs pénibles et de gêne.

Cependant, on a signalé la dernière station. Je vois passer plus rarement des clochers, des tourelles, des peupliers, et quand ce frais panorama fait place à des masses de pierre, entre lesquelles on voit tout un peuple se presser de vivre, nous sommes à Paris.

Je traverse la gare, ce désert animé où personne ne s'aime, où l'on se retrouve sans l'avoir voulu, où l'on se sépare exprès. Que vois-je, au moment où machinalement j'abandonne mon billet à l'employé de service ? Je vois une autre main qui s'avance et donne, avec autant de distraction que moi, plusieurs billets. Cette main était nue par hasard : une bague attire mes regards, une émeraude, celle que moi-même, avec tant de bonheur, j'ai mise au doigt d'Inès, la compagne favorite de mes années d'étude. De la bague, mes yeux montent et s'arrêtent dans un regard qui interroge le mien ; mais, plutôt que de douter, voilà la main qui vient à moi, qui serre ma main, qui me parle avant la voix. Un monde d'idées se réveille, les années s'effacent, nos esprits retournent ensemble à l'endroit où ils se sont d'abord rencontrés, et aimés. Que de pages écrites dans un serrement de main qui n'est point banal, dans un regard qui s'arrête par choix !

Hélas ! quelle que soit notre disposition intérieure, le matériel est toujours là. Au milieu de mes transports, et pendant que j'embrasse les deux enfants, car Inès est mère de famille, un employé de l'octroi nous demande si nous n'avons rien à déclarer. Pour le moment, je n'avais à déclarer que du bonheur, et jusqu'ici on ne l'a point taxé. Mais Inès, venant de loip, voyageant avec deux enfants et deux domestiques, était tenue de présenter ses malles, de dire ce qu'il y avait dedans, de les faire ouvrir, et de les livrer à des mains plus ou moins discrètes.

Ainsi recommencèrent ces naïves amours du jeune âge, interrompues, on ne sait pourquoi, par deux noms différents donnés à nos patries, par ces circonstances défavorables qui semblent rompre les relations, mais qui laissent au fond une étincelle si prompte à se ranimer au moindre souffle.

Assurément, la scène eût été mauvaise pour un poète : à ces messieurs, il faut un ciel bleu, des horloges, le silence, et plusieurs autres choses. Nous nous aimions pourtant bien entre les employés de l'octroi, les malles et les commissionnaires ; cela se peut, mais c'est gênant.

Nous montons dans la même voiture pour ne pas

nous séparer dès l'abord, et, après avoir payé aux bagages le tribut de soins qu'ils réclament, nous nous glissons à grand-peine entre les colis et les petits gargons, et nous voilà oubliant tout de bon le matériel, et nous plongeant dans ce passé que nous aimions parce qu'il ne nous présentait que des souvenirs jeunes et frais.

Rien de moins précis et de moins concluant qu'un premier entretien entre deux amies d'autrefois qui se retrouvent. Les questions abondent de part et d'autre, les réponses ne sont que des accidents, et comme une idée qui chasse l'autre en fait naître une troisième, ce sont des parenthèses sans fin, et l'on a touché à tout sans avoir rien approfondi. Nous faisons ainsi, c'était un entrain, un bonheur, de francs rires. Soudain, l'immobilité de la voiture nous rappelle que nous ne sommes pas réunies pour de bon, comme disent les enfants, que le bonheur dans la vie ne tient que la place de l'éclair. Le cocher s'est arrêté devant l'hôtel indiqué par Inès. Encore du matériel : sac de nuit, sac de jour, valises, cartons et parapluies ; de la monnaie pour le cocher qui se fâche, enquête sur un appartement, hésitation entre un trop grand et un trop petit. Débats, pourparlers, un peu de tracasserie parce qu'on en met partout !

J'accompagne mon amie dans son gîte de passage, et pendant que les domestiques de l'hôtel et les siens arrangent, préparent, disposent, je me souviens qu'il est neuf heures et demie, et qu'à neuf heures j'étais attendue par un personnage ennuyeux, qui avait à me dire des choses ennuyeuses aussi. On se sépare brusquement comme on s'était rencontrées, et je m'en vais chez ce monsieur aussi vite que s'il était amusant.

Mon retard, qui l'avait indisposé, donnait à son regard, à sa voix, à son geste, plus de sécheresse encore que de coutume. D'ailleurs, il s'agissait d'argent ; c'est tout dire. Parler à nous deux, c'était discuter, parce que nous ne nous entendions pas sur les b-ses. A mesure que l'entretien se prolongeait, le souvenir d'Inès se dissipait comme un joli rêve : j'étais aux prises avec une réalité détestable. Quelquefois, ma pensée, sans rien dire, remontait à pas de loup l'escalier d'Inès. Vite ce monsieur la rappelait ; elle venait s'asseoir en face de lui, et s'ennuyer. Cela dura une demi-heure, après quoi je me trouvais brisée comme par les cahots d'un mauvais chemin. Paris étalait en vain sous mes yeux ses graves beautés, ses coquettes élégances ; à chaque angle de rue, je croyais voir en peinture mon monsieur et mon affaire.

Je marche toute fâchée contre moi, contre tout ; j'arrive à la demeure où j'ai coutume de m'asseoir, quand je rentre à Paris en passant. Un pied-à-terre, c'est charmant, grand ou petit. Les nerfs s'y calment, on y effleure toute chose, on n'y reste pas assez longtemps pour s'appesantir sur le présent ; c'est à merveille, j'aime les pied-à-terre !

Ce jour-là, je me trouvais mieux que jamais dans le mien. Du moins, me disais-je, je jouis du repos : ici l'on ne parle pas d'affaires ! Je m'assieds dans mon grand fauteuil, je regarde avec complaisance mes pénates d'un jour qui me voient rarement, mais qui m'aiment que moi. Ma pendule s'est arrêtée comme pour me dire : Tu m'abandonnes, moi qui ai sonné tant d'heures charmantes, données ici à l'amitié et à toutes les joies du revoir. Je remonte

ma pendule, j'écoute ce *tic tac* qui rend la vie à ma petite solitude! je m'assieds pour mieux l'entendre, et quelques minutes se passent à regarder ma vie qui s'en va, mais très-doucement, comme une eau qui coule goutte à goutte et qui, pourtant, ne revient plus.

Ce silence, ce *tic tac*, ce demi-jour que me laissent à regret mes persiennes fermées, tout cela berce et endort ce qui tout à l'heure m'agitait. Me voilà sereine, et le souvenir d'Inès revient comme un ciel bleu qu'un gros nuage avait caché. Cette fois, c'est elle qui s'assied dans ce fauteuil, tout près du mien; elle met sa main dans la mienne, elle me dit un mot de son cœur, et voilà que mes yeux se remplissent de très-douces larmes, voilà que mon cœur se gonfle de tristesse, de cette tristesse étrange qu'on ne repousse pas parce qu'elle nous rend ce qui nous a charmés.

Ainsi je rêvais, et si doucement, que ma main oubliait d'essuyer mes larmes. Il y a des larmes qui ne comptent pas, qui n'ont de la douleur que la forme : celles-là, nous les cachons mieux que les autres, mais, quand nous sommes seuls, nous ne les essuyons pas.

Un coup de sonnette vif, enjôlé comme la pensée de l'enfant qui m'appelle! J'ouvre : mes chers petits neveux se jettent dans mes bras. Ils sont trois, et voilà trois bouquets, trois éfans, trois baisers! c'est ma fête, je l'avais oublié. Ces bons enfants! qu'ils sont gentils, et que leur mère a de mémoire! Et que leurs fleurs sentent bon! Le soleil ne les a parfumées que pour le sacrifice, car je serai forcée de les abandonner dans ma demeure; je les ai vues belles, je ne les verrai pas se flétrir! Il vaut peut-être mieux perdre volontairement un bonheur que de le voir s'éteindre!

Les enfants me regardent tout étonnés; le plus jeune me dit : « Tu pleures! — Mais non, c'est pour rire, mes enfants! » Vite j'essuie ces larmes qui font peur. Eux ne pleurent que quand ils ont du chagrin. Retirez-vous, beaux souvenirs, le présent fait du bruit, il faut parler beaucoup et remuer encore plus, se faire petit afin d'être entendu, s'amuser, en un mot, et surtout en avoir l'air. Mes neveux ne savent de la vie que l'alphabet. Mon Dieu, retardez pour eux l'heure où, comme nous, on sait lire!

« Ma tante! ma tante! ma tante! voilà les oiseaux qui sifflent tous ensemble. » J'entends sans comprendre, je réponds sans entendre, et je devine qu'il faut suivre les enfants chez leur mère, dépenser en route toute ma gaieté, et vivre un moment de la vie de famille.

Nous partons : ils me font cent remarques enfantines sur toute chose; nous arrivons, on m'attendait pour déjeuner. On savait que je passais ce jour à Paris et dans l'indépendance que demande une course pressée, mais il se trouve que c'est ma fête; ces bons cœurs ont préparé un petit régal, ils ont voulu être plus heureux pour que je fusse plus heureuse. Joies pures du foyer, vous êtes les meilleures! heureux ceux qui ne vous saisissent pas seulement au passage comme un regret caché dans un sourire.

On déjeune, on cause, on rit; mes neveux, pour m'honorer, redoublent leur tapage; leur mère, veuve et malade, se fait contente aussi pour ne pas rendre amer ce pain rompu en famille. Les mères savent

composer tout le miel qu'il faut à la ruche; si leur cœur saigne, elles cachent leur cœur, et les enfants en sentent la chaleur sans en voir la blessure.

Après le déjeuner, on joue, on s'amuse; nous nous lassons, Émilie et moi, nous avons besoin d'en finir avec nos rôles plaisants, et les enfants, sous la garde d'une femme de confiance, sont envoyés aux Tuileries pour y recruter des troupes auxiliaires, et y gagner quelques batailles.

Ces bons enfants me disent adieu comme ils m'ont dit bonjour, sans le moindre souci, trop heureux d'aller courir. C'est encore un privilège de l'enfance de retrouver avec joie ce qu'on aime, et de le perdre à peu près de même pourvu qu'après comme auparavant on s'amuse.

Ma belle-sœur et moi nous restons seules et tranquilles, nous parlons des enfants, nous échangeons de douces pensées. Une visite survient comme une tempête, une de ces demi-connaissances que les convenances ont créées, que la bienséance entretient. Cette dame parle, raconte, invente, exagère. Pas moyen de m'en aller après un point final, elle n'en met nulle part; il faut subir la cascade telle qu'elle sort du rocher. Il n'est question que de commérages, de colifichets. L'aiguille de la pendule tourne néanmoins, et je vois fuir cette après-midi, dont pour moi tous les moments sont comptés. Ne trouvant pour me retirer aucun moment opportun, j'en prends un au hasard : je dis adieu à ma bonne Émilie qui m'engage à dîner chez elle si mes courses, dans des quartiers lointains, ne s'y opposent pas. Elle m'invite avec ce semblant d'indifférence, qui n'appartient qu'à l'amitié, me laissant une complète indépendance parce qu'elle compte sur moi, comme je compte sur elle.

Me voici en voiture et courant chez un notaire qui m'écrivait, il y a deux jours, qu'il tenait à ma disposition une somme à moi appartenant, de par je ne sais plus quel droit. J'arrive, on ne sait pas seulement de quoi je veux parler. Le notaire est invisible, le caissier déjeune indéfiniment, et monsieur un tel, seul au courant de ce détail, et qui ne sort jamais, est précisément sorti; il va rentrer, c'est un homme exact, on le dit; j'ai tant besoin de le croire que je m'assieds en l'attendant, et pendant que je l'attends il ne revient pas. Le cocher attend aussi, mais plus volontiers, et Inès attend...

Au lieu d'être immobile dans ce coin obscur, je devrais être dans le salon d'Inès, l'écoutant et lui parlant; c'est l'heure choisie pour notre rendez-vous, l'heure du souvenir, l'heure de l'intimité, car je suis toute surprise de me trouver devant Inès sans mystère. De nos familles, de leur passé, nous ne savons que les noms qu'elles nous ont transmis. Aucun préjugé, aucune considération personnelle ne se mêlent à nos rapports. Nous avons laissé la vie à la même page, et nous lisons volontiers ensemble ce que Dieu a gravé depuis sur ce grand livre, souvent fermé devant des êtres qui nous coudoient, et si facilement ouvert devant d'autres. Pourquoi? Parce que ceux-ci nous aiment de loin, presque sans le savoir, et que les autres nous tourmentent de près, et le sachant fort bien.

Plus je pense à Inès, plus l'étude du notaire me paraît morne et désenchantée. J'étouffe, je m'inquiète, et je m'en vais juste au moment où, me dit-on, ces

messieurs vont revenir. Je remonte en voiture, je donne l'adresse de l'hôtel où mon amie m'attend, le cocher fouette les chevaux... J'entends quatre bottes marcher sur le trottoir, les quatre bottes entrent dans la cour du notaire. Qui sait ? ce sont peut-être celles de ces messieurs ! Alors commence un dialogue entre ma raison et moi :

MOI. Faut-il revenir sur mes pas ?

MA RAISON. Oui.

MOI. Mais Inès qui m'attend ? Non !

LA RAISON. Les relations d'amitié ne doivent jamais faire négliger les affaires.

MOI. Chère Inès ! quel dommage !

MA RAISON. Allons donc ! un peu de force de caractère. (*Haut.*) Cocher !

LE COCHER. Madame ?

MOI, *haut*. Rien, rien, allez !

Ce brave homme parut étonné de ma démarche et continua son chemin. Je me hâtai d'étouffer mes remords sous le poids de mes préoccupations, j'en avais beaucoup, et de plus, je devais le soir me trouver à heure fixe à la gare. Quel tour de force ! Parler, courir, acheter, souffrir, aimer, et ne pas manquer le chemin de fer ! C'est un problème que nos pères n'ont pas eu à résoudre ; aussi n'avaient-ils point cet air pressé qui nous caractérise, nous surtout, Français, qui sommes, dit-on, plus causeurs et plus distraits que ponctuels. J'avais donc toujours en mémoire ce billet de retour livré au départ comme pour borner le vol du voyageur, et lui faire entendre qu'il appartenait un peu à l'administration. Un billet de retour, c'est un engagement pris avec soi-même, devant témoin, de ne dépasser la limite en quoi que ce soit. C'est un frein, tout frein nuit à l'élan : Adieu les devis prolongés entre la poire et le fromage. Tout épanchement qui trouve sa mesure entre l'aller et le retour, est un épanchement qui se dépêche ; les vieux qui ne se pressaient pas étaient meilleurs sans doute, mais ils étaient plus rares. Soyons heureux de ce que Dieu nous donne.

Ah ! les chevaux s'arrêtent ! qu'ils ont marché longtemps ! Ils sont fatigués, et c'est moi que je plains. Je descends de voiture, je paie une heure en sus à cause des bottes en retard. Je monte l'escalier de l'hôtel, je trouve les enfants jouant sans bruit auprès de leur mère qui, brisée du voyage, s'est endormie en m'attendant. Bonne amie ! ma voix l'éveille ; elle me retrouve comme une fête un peu retardée ; elle me donne cette pensée qui, en sortant du sommeil, se jette sur le dernier bonheur dont nous avons joui. Elle m'enveloppe du regard comme son bien qu'on lui avait caché. Les enfants qui jouent ne la troublent pas ; leur présence est le cadre qu'il faut à ses joies. Moi, égoïste, j'aimerais plus de solitude, plus de silence ; il y a toujours de l'exclusion dans un cœur libre qui voit revenir à lui une bonne et ancienne affection. Les mères échappent à ce sentiment moins pur ; elles ne sortent jamais complètement de leur centre, elles ne se donnent que là. En tout autre lieu, elles se prêtent, et quiconque leur demande d'être tout à d'autres affections, seulement pour une heure, sent bien qu'il a demandé trop.

En parlant à Inès, je ne voyais qu'elle : en me répendant, elle voyait ses fils. Dans ce moment heureux, je ne comptais que les joies venant de son sourire et tombant de ses yeux : elle ajoutait à ce

que j'apportais les gais propos de ses petits garçons, et, tout en s'occupant de moi, elle surveillait leurs jeux, et s'y mêlait, comme la lumière se mêle à tout, sans bruit, sans mouvement.

Cependant, nous étions toutes deux très-heureuses, et le temps coulait comme un songe. Nous nous rappelions jusqu'aux moindres détails de nos années d'étude. Les ombres, qu'en ce temps-là l'enfance et le caprice jetaient sur notre existence, avaient disparu. De tant d'assujettissements munitieux, de tant de prescriptions et de défenses qui, alors, nous semblaient de graves atteintes à notre liberté, il ne restait qu'un pâle souvenir. Ce qui se présentait à notre esprit sous une couleur vive, c'était la paix, le rire, et tout ce qu'il y avait eu de bon, d'utile et d'amusant dans ces années heureuses que nous n'avions pas oubliées.

Nous nous retracions ces grands jours de récréation qui coupaient la monotonie de nos études. Ces jours-là, on commençait à rire en se levant, et l'on n'avait pas fini en se couchant. Un goûter magnifique avait lieu vers trois heures ; je crois y être encore, et vois dans le passé ces tartes, ces meringues, ces fromages glacés, ces fruits et ces bonbons ! On faisait d'abord ce qu'on appelait *la part du bon Dieu*. C'était, comme autrefois dans Israël, la dime que nous prélevions sur nos biens, et que nous mettions dans des assiettes. Venaient alors quelques pauvres petites filles, choisies parmi celles qui fréquentaient les classes gratuites de notre couvent ; nous déposions entre leurs mains ce superflu qui, pour elles, était un trésor. Les petites filles s'en allaient bien contentes, et Dieu bénissait nos plaisirs parce que nous n'avions pas oublié ceux qu'il aime.

Le goûter n'était qu'un long éclat de rire, interrompu par une crème ou une autre friandise. Le soir on jouait des charades en action, un beau quadrille complétait la fête.

Au son de l'horloge qui frappait neuf fois, le tumulte baissait, baissait, comme une tempête qui s'éloigne. Tout ce peuple rieur tombait à genoux, se recueillait (à grand-peine, il faut l'avouer), et faisait de bon cœur la prière du soir, doux tribut qui ferme chacun de nos jours, et que nous offrons avec des sentiments divers, selon ce que nous avons glané ce jour-là de bonheur ou de peine.

Ainsi, mon amie et moi, nous refaisions côte à côte cette jolie route de l'adolescence, et nous y retrouvions mille fleurs encore toutes parfumées. Nous rentrions aussi dans la chapelle où nous avions fait notre première communion, où, depuis, nous avions éprouvé des émotions mieux senties, plus profondes, parce que l'âge, en croissant, doublait nos facultés. Belles années de retraite, où l'on aime Dieu avant de le connaître, où l'âme le sert sans savoir autre chose de lui que sa bonté. Le cœur, très-pur encore, comprend l'esprit avant la lettre ; il croit avant d'avoir examiné, il pleure avant d'avoir failli. Il ne sait pas que, plus loin, il faudra lutter contre le doute, l'ignorance, et la mauvaise foi. Il ne lui faut ni preuve, ni commandement ; il va à Dieu parce qu'on l'y mène comme on mène un enfant à son père. Un peu d'enfance qui brûle dans le saint lieu suffit pour l'attirer en haut ; il écoute avec une émotion naïve les simples chants qui parlent de Marie et des anges. Un soupir

de l'orgue le porte à la prière, des fleurs sur un autel l'invitent à la joie.

O vous, qui niez ce que je crois, vous qui blasphémez ce que j'aime ! Si dans vos souvenirs, pas un ne vous rend le refrain d'un cantique, une vapeur d'enseigne, une voix sortant du silence pour parler de Dieu à l'âme, et de l'âme à Dieu, soyez plaints, soyez pardonnés !

Tantôt sérieuses, tantôt gaies, nous explorions ainsi une terre riche en productions diverses..... Cinq heures et demie ! Est-ce possible ? Mais nous n'avons rien dit... Et mes deux visites ? Et mes achats ? Et mon dîner ? Et mon chemin de fer ? Le matériel avec ses doigts de bronze retombe sur mon esprit. Je veux partir, Inès veut que je reste. En ce moment, je laisserais tout pour elle. L'amitié a de douces faiblesses ; ces deux mains qui m'enchaînent sont bien puissantes ! Cette amie est à Paris pour peu de temps, pourrai-je la revoir ? peut-être que non... je reste !

Mais ces autres cœurs qui, eux, m'attendent toujours, ont-ils démerité ? Faut-il les sacrifier à une émotion vive ?... Je pars !

Dans ce combat, se présente à ma mémoire l'histoire de cet excellent homme qui, ayant trois choses pressées à faire et n'en pouvant faire qu'une, se coucha. Celui-là savait du moins se tirer d'embarras.

Cependant, ma raison l'emporte ; je repousse doucement Inès, j'embrasse ses enfants, et je me sauve.

De larges gouttes d'eau tombent de plus en plus pressées ; on se pousse, on se coudoie, comme si chacun à Paris devait emporter d'assaut son dîner. Me voici toute à l'impression nouvelle, parce qu'elle est en effet pénétrante. Rien d'absorbant comme une pluie d'orage. Les ruisseaux s'élargissent, l'eau ruisselle de tous côtés, je me mets à l'abri sous une voûte dont la porte ouverte offre à tous l'hospitalité. Je suis bientôt en compagnie d'un jeune garçon boucher, d'un caporal, et de trois femmes aussi embarrassées que moi. Chacun de nous garde son quant-à-soi, comme on fait à Paris. Le caporal, à la figure ronde et joviale, nous fait remarquer que le temps est affreux ; la société opine du bonnet.

Mais voilà qu'un bruit attire notre attention, le bruit d'un corps qui tombe lourdement sur le trottoir. C'est une pauvre femme, une mère ; son pied a glissé, l'enfant qui la suit, reste interdit, il la regarde et pleure. Elle ne se relève pas. Le bon caporal la prend dans ses bras et la fait asseoir, au milieu de nous, sur la dernière marche d'un escalier. La figure de cette femme exprime une grande souffrance ; elle soutient de sa main gauche son bras droit, le moindre contact lui cause une vive douleur ; elle s'est cassé le bras ! Elle est seule avec un jeune enfant, loin de chez elle. D'ailleurs, tout l'indique : chez elle, c'est l'abandon, la misère... Donc, l'hôpital ; il faut l'y conduire, elle-même le demande en pleurant. Chacun est pressé, on s'esquive. Le caporal me regarde ; il ne dit rien, mais notre pensée est la même. Peut-on laisser là cette femme, cet enfant ? La vie passe-t-elle si vite qu'il ne faille s'arrêter jamais pour voir souffrir et pour essayer de consoler ?

Le jeune garçon boucher, répondant à mes questions, me dit que dans le voisinage stationne un remise ; il offre de l'aller chercher, son lourd panier sur la tête. Il y a de bonnes et belles natures sous de rudes enveloppes !

La voiture est arrivée : le caporal y place la mère et l'enfant, je monte, il s'assied en face de moi et donne au cocher l'adresse de l'hôpital le plus voisin.

Que c'est triste de voir une pauvre femme arrêtée tout à coup dans ses affaires, dans son travail, par un mal douloureux qui va demander du temps, des souffrances, des insomnies. Pauvre femme ! Dans Paris, je ne vois plus qu'elle, j'ai oublié tout ce qui n'est pas ce visage pâli, ce bras en écharpe, ce petit enfant qui me regarde, comme si je pouvais faire la paix entre sa mère et la douleur.

Nous arrivons à l'hôpital ; le caporal m'épargne toute démarche, il parle aux employés... ce n'est pas l'heure de la visite du chirurgien ; il faut que la malade attende et souffre. Tout se fait en retard dans ce monde ; on retrouve partout, et nécessairement, la règle, les classements, la méthode. Que de douleurs morales et physiques attendent l'heure du pansement ! Dieu seul n'a pas d'heure, parce qu'il est éternel ; lui seul nous touche au moment même où nous avons crié : Mon Dieu !

Il faut donc laisser là cette femme ? Oui, il le faut.

Je ne saurais même pas ce qu'aura dit le chirurgien. Je ne prendrai de cette rencontre que l'émotion, que le malaise qu'on éprouve devant une misère qu'on n'a secourue qu'à moitié. Enfin, la malade est entre bonnes mains ; je l'abandonne, mon cœur se serre comme si je l'aimais : c'est le lien subit que forme entre nous la souffrance. Elle passait, je ne la voyais pas. Elle a souffert, je l'ai reconnue. Adieu, pauvre femme, qu'ai-je fait pour vous ? Je vous ai menée où vous allez souffrir, et je m'en vais. D'autres continueront ce que Dieu veut qu'il vous soit fait.

Elle me regardait sans parler, l'embarras et la souffrance la paralysaient ; mais quand j'ai pris l'enfant par la main, quand j'ai demandé le nom et la demeure du père pour lui ramener son petit François, elle m'a vivement remerciée, la pauvre femme, et elle s'est mise à pleurer d'attendrissement. L'enfant, c'est toujours pour la mère la note sensible. François m'a donné la main sans se faire trop prier, les enfants des pauvres sont confiants, ils ont tant besoin des autres.

J'ai osé offrir à la malade un léger secours. Dans sa main entr'ouverte, j'ai vu quelques sous que le bon caporal venait d'y glisser. Pauvre soldat ! c'était sa paie ! Mon Dieu, que vous devez l'aimer !

À la porte de l'hôpital, le bon caporal m'a dit cordialement adieu, et nous ne nous retrouverons probablement jamais.

J'ai mené le petit François à son père, rude maçon, qui s'inquiétait déjà de ne voir ni sa femme, ni sa soupe ; car, dans son esprit, ces deux biens ne se séparaient pas. Il apprit avec une brusque tristesse l'accident qui venait d'arriver, et me fit observer trois fois de suite qu'il pleut toujours sur le mouillé. Tout en parlant, il passait ses gros doigts sous les blonds cheveux de l'enfant qui, assis sur les genoux de son père, était redevenu souriant.

Voilà tout ce que j'ai su de ces pauvres gens. Dès que j'eus quitté le seuil de cette misérable demeure, il me vint en mémoire que je n'avais plus qu'une heure à moi ! Plus question de visites, ni de dîner ! j'avais à faire des provisions de campagne, les soucis des ménagères sont grands ! En toute hâte j'entre chez un pâtissier, je mange quelques gâteaux, je bois



Lauquet

Édition de Paris, imp. n° de la Calandre, 19 Paris

A. Cortier

Journal des Demoiselles

Paris, Boulevard des Italiens, 1.

29. Année. Février 1861

Destierbecq Rue de Casino 10 1^{re} Porte de Cologne à Bruxelles.

N° 11.

Amsterdam Destierbecq Nieuwendyk Over Nicolas Straat.

Ayuntamiento de Madrid

un verre d'eau, repas de circonstance, commode, mais voilà tout ! puis, je fais mes emplettes les plus pressées, et je laisse le reste. Les marchands me paraissent avoir tous l'esprit lourd et la main paresseuse. Ils prennent le temps de se tourner à gauche et à droite, ils vivent, et moi je ne vis pas, je brûle : mon billet de retour me donne la fièvre. Certes, je l'aurais bien sacrifié à Inès, à la famille, mais, derrière ce billet, je vois mon bon père qui m'attend à heure fixe, la vieille Geneviève qui vient au-devant de moi, jusqu'au milieu du sentier, pour m'aider à porter mes paquets, car il est contre l'usage de retourner à la campagne sans paquets. Si je manque le train, mon père, prompt à s'inquiéter comme sont les vieillards, ne dormira point; il faut partir, je le veux, je le fais, mais c'est n'en pouvant plus que j'arrive à la gare, juste au moment où l'on ferme les portes. Mon regard suppliant tombe sur la froide figure du chef de gare. Qu'on aurait tort de juger les gens sur la mine ! Le bon monsieur ! Il me tourne le dos ! quelle bienveillance ! c'est sa manière de faire grâce, je l'en bénis en courant, je monte par hasard dans un wagon inoccupé, et je tombe, avec étonnement dans une immobilité dont j'avais perdu l'habitude.

Cette immobilité me rend à moi, je descends dans mon cœur et j'y vois confusément des regrets, du bonheur, des tracas. J'aurais dû, ce matin, dire à ce monsieur telle et telle chose, comment n'y ai-je pas pensé ?... Il faudra trois lettres pour expliquer ce que j'aurais pu dire en trois mots. Les femmes n'enten-

dent rien aux affaires, mon père va me le dire une fois de plus. Qu'alléguer pour excuse ? Qu'Inès est charmante ? Que je l'aime beaucoup ? Autant vaut ne rien dire, car on me répondrait qu'il faut traiter les affaires en affaires, que tout doit être classé, numéroté dans la tête, qu'on ne doit pas laisser se mêler et se nuire, l'amitié, l'argent, la pitié, la famille, les rubans, les riens. Ah ! pauvres femmes que nous sommes ! on exige trop de nous, et puis, on nous gronde !

Cependant, tout ce passé d'un jour revenait en mon esprit. La nuit tombait. La campagne se cachait sous l'ombre, une paix parfaite enveloppait la plaine, mes souvenirs devenaient de plus en plus précis. Les mots aimables de mes gentils neveux me faisaient sourire encore, et, pendant que je souriais, j'avais le cœur tout ému parce que venait de m'apparaître ce pauvre bras cassé qui attendait l'heure du secours ! Pendant que je m'arrêtais à l'hôpital, Inès se présentait, je ne voyais plus qu'elle, je l'écoutais parler... tout à coup un saucisson me revint en mémoire ! oui, un saucisson ! c'est ainsi que le cœur de l'homme est fait. Ce malheureux saucisson ! mon bon père me l'avait demandé, c'était un caprice si facile à satisfaire, et je l'ai oublié, que c'est mal ! Que je m'en veux ! Allons, il faut descendre ; voici le sentier, Geneviève et sa lanterne... Mon père, si je suis coupable de bien des négligences, pardonnez-moi ; c'était trop pour un jour.

M^{me} DE STOLZ.

LES PAPILLONS NOIRS

PROVERBE

PERSONNAGES.

M^{lle} HYACINTHE MERRY, 50 ans.

M^{lle} DESIRÉE MERRY, 48 ans.

HÉLÈNE, leur nièce, 18 ans.

GEORGETTE, sœur d'Hélène, 15 ans.

THÉRÈSE LEPAGE, ouvrière, 18 ans.

JEANNE, sœur de Thérèse, 8 ans.

GERTRUDE, domestique de mesdemoiselles Merry.

La scène est dans un salon simplement meublé.

ACTE PREMIER

— 000 —

SCÈNE PREMIÈRE.

GERTRUDE, seule.

Voilà une rude journée qui commence. Mademoiselle Hyacinthe s'est levée tout sens dessus dessous.

1861. VINGT-NEUVIÈME ANNÉE. — N° II.

Sans doute elle a rêvé chat, ou rêvé puits, ou rêvé corbillard, pour être d'une humeur aussi massacrante ! Si elle se faisait tirer les cartes, je dirais qu'elle a vu l'as de trèfle, pour le moins, mais c'est une philosophe, elle ne croit ni aux songes, ni aux cartes ! Tout de même, elle a un petit caractère qu'on ne peut pas comprendre... le plus malin y perdrait son latin et un sorcier son grimoire. Hier, elle était charmante, c'était un petit cœur, elle riait, elle chantait presque, elle était douce, douce ! aujourd'hui c'est pis que le vent de bise ! dès le matin, voilà la sonnette qui va : — Où sont mes pantoufles ! ma lampe de nuit n'allait pas !... vous n'avez pas mis d'eau fraîche dans ma carafe ! où avez-vous la tête ! votre esprit est toujours hors de la maison ! et ci, et là... c'est à vous étourdir ! et ce sera pour toute la journée ! aussi, je vais profiter de ce que c'est lundi, et que le lundi, on fait ici dimanche, je vais en profiter et sortir tout de suite, de peur qu'il ne prenne à mademoiselle Hyacinthe quelque autre lubie. Elle n'aurait qu'à vouloir me faire rester à la maison, et la cousine Victorine qui m'attend ! ce serait joli ! Ah ! si l'on n'avait

affaire qu'à mademoiselle Désirée, notre compte serait clair, elle est douce, égale, toujours la même, depuis le jour de l'an jusqu'à la saint Sylvestre; mais mademoiselle Hyacinthe, c'est, en certains jours, le diable à confesser. Allons! allons! je m'en vais, il ne faut pas laminer; je suis sûre que Victorine a déjà mis son café sur le feu... (Elle sort.)

SCÈNE II.

HÉLÈNE, GEORGETTE, *entrant de l'autre côté.*

HÉLÈNE. Voilà une heure, Georgette, que je te cherche : où étais-tu donc ?

GEORGETTE. Au fond du jardin, je cueillais un bouquet de roses pour nos amies.

HÉLÈNE. Les roses de ma tante Hyacinthe ! mon Dieu ! que dira-t-elle ?

GEORGETTE. Mais, Hélène, elle-même m'a commandé, il y a huit jours, d'en faire un beau bouquet pour nos amies, et de ne pas oublier d'y mettre des roses-thé et des roses de la Malmaison. Tu vois, je l'ai fait....

HÉLÈNE. Il y a huit jours, c'est possible, mais aujourd'hui ! tu sais bien que l'humeur de ma tante varie du jour au lendemain, et qu'elle blâme le lendemain ce qu'elle a admiré la veille.

GEORGETTE, *avec inquiétude.* Tu crois donc qu'elle sera fâchée ?

HÉLÈNE. Je le crains, ma pauvre enfant. Je l'ai entendue ce matin gronder Gertrude d'un ton... oh ! les papillons noirs volaient dans l'air...

GEORGETTE. Comment faire ?

HÉLÈNE. Prends ton bouquet, et allons nous habiller, car si nous la faisons attendre, ce serait pis encore. Elle vient.

GEORGETTE. Je me sauve... (Elle sort en courant ; quelques fleurs du bouquet tombent par terre. Hélène la suit.)

SCÈNE III.

M^{me} HYACINTHE, *seule. Elle est en déshabillé du matin.*

On dit que la jeunesse est aimable, que ça rend une maison gaie et riante; je ne saurais être de cet avis... Voilà mes nièces qui jouent comme des étourdis, c'est un bruit à fendre la tête, des airs évaporés qui me mettent la mort dans l'âme. C'est si gai de vivre, en effet ! il est vrai que pour la gaieté, l'entrain, ma sœur Désirée peut leur en revendre... elle chantonnait tout à l'heure dans sa chambre, est-ce concevable ? en les entendant, je dirais bien comme cette excellente madame Jourdain : Nous avons fort envie de rire ! fort envie de rire nous avons ! Elles sont de belle humeur aujourd'hui parce que c'est le jour du banquet hebdomadaire chez les Salmon, cela les amuse ! en vérité, elles sont bien heureuses ! trouver amusantes les manies d'antiquaire de M. Salmon, écouter avec jubilation les propos de ménage de sa femme, s'égayer avec les jeunes personnes, admirer les photographies du fils, du Benjamin, il faut être d'un bon caractère pour trouver là quelque agrément... ; pour moi, ces gaietés, ces fous rires, ces transports d'amitié m'excèdent, et il faut que j'aie sacrifier ma journée à un pareil ennui !... (Elle réfléchit.) Mais pourquoi, au fait ? on ne m'a pas invitée directe-

ment, je vais là comme chez une amie de ma sœur, qui est l'intime de mademoiselle Salmon; mais, à mon âge, n'est-il pas bien ridicule d'être traînée à la remorque d'autrui, de n'avoir pas son libre arbitre, et quoique ces gens-là soient les amies de Désirée, n'ai-je pas droit à quelques égards ? une invitation personnelle serait-elle de trop ? Plus j'y songe, plus je vois là un manque de procédé inconcevable ! mais je leur prouverai que je sais le sentir, et je n'irai plus chez eux ! non, c'est décidé ! Désirée ira seule, c'est elle qu'on veut, qu'on préfère ; d'ailleurs, ses amies seront enchantées de ne pas me voir, et réciproquement ! (Elle se promène et heurte du pied les fleurs.) Qu'est-ce cela ? des fleurs ! des roses ! voilà une rose-nette de mon parterre, j'en suis sûre, c'est Georgette qui a déposé mes rosiers ! il semble que je n'ai rien à moi, et que tout le monde se joue de moi, de ce que j'aime, de ce qui m'est agréable ! c'est trop fort ! je vois qu'on prend à tâche de me manquer... mais je saurai leur montrer que je comprends les mauvais procédés.

SCÈNE IV.

M^{me} HYACINTHE, M^{me} DÉSIRÉE, HÉLÈNE, GEORGETTE, *en toilette et prêtes à partir.*

MADAME DÉSIRÉE, *gaiement.* Eh bien, paresseuse, tu n'es pas prête ! nous voici sous les armes ; mais va, tu auras un quart d'heure de grâce, seulement, chère Hyacinthe, dépêche-toi, car les petites grillent de partir.

MADAME HYACINTHE. Pardon, ma sœur, un instant ; je voudrais parler à Georgette. (À Georgette.) Qui vous a permis, mademoiselle, de disposer de mes fleurs ? je ne tiens qu'à mes roses ; dans le monde entier il n'y a que cela qui m'intéresse, le prix que j'y attache est probablement un motif pour m'en dépoiler...

GEORGETTE, *avec timidité.* Mais... ma tante... ne m'avez-vous pas ordonné vous-même d'en faire un beau bouquet pour la bonne madame Salmon ? J'ai cru bien faire....

MADAME HYACINTHE. Vous auriez pu me consulter avant d'agir, tout au moins... mais non, personne ne croit me devoir d'égards, je ne compte pas probablement dans la maison... enfin brisons-là. (Elle regarde Hélène.) Pourrai-je savoir, ma nièce, de qui vous portez le deuil ?

HÉLÈNE, *troublée.* Ma tante, je ne vous comprends pas.

MADAME HYACINTHE. Si vous n'êtes pas en deuil, vous avez choisi un lugubre costume : robe grise, manteau gris, chapeau blanc, rubans noirs, c'est tout à fait excentrique.

MADAME DÉSIRÉE, *avec bonhomie.* Ma chère sœur, ne tourmente donc pas cette pauvre petite ; elle porte les vêtements à la mode, et, vrai, la mode est cette fois raisonnable, car le gris ne craint pas la poussière, le noir et le blanc ne craignent pas le soleil. Mais le temps passe, ma bonne Hyacinthe, il est temps de t'habiller. Je t'y aiderai, si tu le veux.

MADAME HYACINTHE. Inutile, ma sœur, merci de votre obligeance. Je ne m'habillerai pas, car je ne compte point vous accompagner.

MADAME DÉSIRÉE. Pas possible, ma sœur ! et pour quelle raison ? Tu n'es point malade ?

MADemoiselle HYACINTHE. Non, ma sœur, je me porte à merveille, grâce à Dieu, mais je ne vais pas chez vos amis, parce qu'ils ne m'ont pas invitée.

MADemoiselle DESIRÉE, avec surprise. Pas invitée! mais, ma chère, tu es invitée, tout comme moi, depuis trente ans! Mes amis, comme tu les appelles, sont les tiens; nos parents et ceux de madame Salmon n'étaient-ils pas liés par la plus tendre amitié? N'est-il pas de fondation que nous dînons le lundi chez les Salmon, et que tous les vendredis les Salmon soupent ici? et il faudrait, après six lustres, t'envoyer un billet d'invitation!...

MADemoiselle HYACINTHE. Il faudrait des procédés, il en faut en amitié comme en toute chose! S'il y a trente ans que nous nous connaissons, ainsi que vous me le rappelez obligeamment, raison de plus pour qu'on ait pour moi les égards que mon âge demande.

MADemoiselle DESIRÉE. Ma sœur, ne te fâche pas, sois toi-même, sois bonne, ne nous afflige pas en t'éloignant de nous.

MADemoiselle HYACINTHE. Oh! je ne vous suis nullement nécessaire. Je me rends justice, mon absence ajoutera à l'agrément de votre réunion.

MADemoiselle DESIRÉE. Ne le crois pas, ma sœur. Quand tu n'es pas troublée par tes humeurs noires, personne n'est plus aimable. Un bon mouvement, ma chère Hyacinthe, viens avec nous, je t'en prie!

MADemoiselle HYACINTHE. N'insistez pas, ma sœur, vous me désobligez. Ma résolution est prise; je ne vais pas où je ne suis ni invitée ni souhaitée.

MADemoiselle DESIRÉE. Il faut l'obéir. Venez, mes enfants.

MADemoiselle HYACINTHE. Vous pouvez dire à votre amie la raison de mon absence.

MADemoiselle DESIRÉE. Permetts que je n'en fasse rien: je t'aime trop pour te donner un tort. (Elles sortent.)

ACTE DEUXIÈME

Même décor.

SCÈNE PREMIÈRE.

M^{lle} HYACINTHE, seule, assise devant une table où il y a un ouvrage de tapisserie, des livres et un buvard.

La journée me semble longue... j'ai voulu lire mais je sais par cœur nos anciens livres, et les nouveaux sont d'une insignifiance! j'ai voulu travailler, les laines me manquent, mon aiguille ne glisse pas; écrire, à qui? les correspondances, c'est plaisir de jeunesse; quand on est vieux, on ne s'intéresse pas assez à soi-même pour en parler aux autres. Personne ne viendra me voir, on sait que c'est le jour des Salmon, cela suffit à éloigner nos autres amis... Sot jong que celui de l'habitude!... Que faire? Si j'avais l'heure du dîner?... (Elle sonne.) On ne répond pas. (Elle sonne de nouveau.) Gertrude ne vient pas; elle sera sortie... Eh! mais, sortie pour toute la

journée sans doute, en vertu de la mansuétude de ma sœur et de l'usage antique et solennel qui, le lundi, laisse la maison vide et les domestiques en liberté. N'ai-je pas raison d'en vouloir à ce stupide usage du lundi? Me voici seule, abandonnée, mourant de faim, et tout cela parce qu'il plaît à ma sœur de dîner tous les lundis chez les Salmon! il est incroyable qu'à mon âge, au milieu de ma famille, je sois traitée avec aussi peu d'égards et d'amitié! (Elle se promène en rêvant.) Mais enfin, je ne puis pas me passer de dîner... voyons ce que renferme l'office: c'est encore une de mes faiblesses que de laisser la direction du ménage à Désirée... on me compte pour rien. (Elle ouvre une porte.) Un poulet, mais il n'est pas cuit, des choux-fleurs dans le même état, du beurre, des confitures, des œufs, et pas une miette de pain, Je ne dînerai donc pas! Et j'ai faim! c'est affreux de souffrir de privations au sein de sa maison, et tout cela par la faute d'une domestique ingrate et d'une sœur inconsidérée! Si j'avais quelqu'un qui pût m'aider, au moins! je me passerais des services de mademoiselle Gertrude. Désirée aime la popularité avec fureur: c'est pour se faire chérir qu'elle aura permis à cette servante de manquer de la sorte à son devoir....

(On entend sous la fenêtre une voix d'enfant qui chante :

Il n'y mit pas la patte,
Ron, ron, ron,
Petit patapon,
Il n'y mit pas la patte,
Il y mit le menton.

Si j'appelais cette petite? Si je lui donnais quelques commissions? elle est si gaie qu'elle sera obligeante, et puis quelques sous à gagner...

(Elle ouvre la fenêtre.)

Petite! petite! Veux-tu me rendre un service? tu auras quelque chose pour ta peine...

JEANNE, en dehors. Volontiers, mademoiselle, mais si j'allais appeler ma grande sœur, elle saurait mieux vous satisfaire?

MADemoiselle HYACINTHE. Comme il te plaira, va!... il paraît que je suis destinée aujourd'hui à faire la volonté des autres, et non la mienne. Voyons ce que voudra la grande sœur. (On sonne à la porte d'entrée.) Soyons portière maintenant! agréable rôle auquel je me vois réduite. (Elle va ouvrir.)

SCÈNE II.

M^{lle} HYACINTHE, THÉRÈSE, JEANNE.

THÉRÈSE, très-modestement vêtue et avec timidité. Mademoiselle, vous avez demandé quelque chose à ma petite sœur?

MADemoiselle HYACINTHE. Mon Dieu! mademoiselle; je me trouve seule à la maison, je voudrais dîner, et je m'aperçois que je n'ai ni pain, ni feu, et que je vais mourir de faim à côté de mes provisions.

THÉRÈSE. Disposez de nous, mademoiselle; Jeanne ira chercher du pain, et si mademoiselle veut m'indiquer ce qu'il y a à faire, je tâcherai de lui préparer son petit dîner.

MADemoiselle HYACINTHE. Vous êtes bien obligeante. (A part.) J'espère que ce n'est pas une voleuse... je la surveillerai. (A Jeanne en lui donnant de l'argent.)

Tenez, mon enfant, allez me chercher un pain de gruau.

JEANNE. Bien volontiers, mademoiselle. Au revoir, ma sœur. (*Elle s'éloigne en sautant.*)

MADemoiselle HYACINTHE, ouvrant la porte de l'office. Vous trouverez là dedans un fourneau et du charbon; Auriez-vous la bonté de me faire cuire deux œufs à la coque? (*Thérèse va et vient du salon à l'office.*) Elle est gentille, cette jeune fille; comme elle a l'air doux et calme! Vous êtes notre voisine, mademoiselle?

ThÉRÈSE. Oui, mademoiselle, nous demeurons dans la maison voisine, la petite chambre sous les toits avec des pois de senteur à la fenêtre.

MADemoiselle HYACINTHE. Ah!... et vous êtes avec vos parents?

ThÉRÈSE. Hélas! non, mademoiselle... nous sommes orphelines: mon père est mort dans un incendie, et ma mère ne lui a pas survécu longtemps.

MADemoiselle HYACINTHE. Pauvres petites! et qui donc prend soin de vous?

ThÉRÈSE. Personne... je me trompe, mademoiselle, le bon Dieu. Mademoiselle Désirée, votre sœur, nous connaît bien, elle me procure de l'ouvrage.

MADemoiselle HYACINTHE. Ah! vous travaillez donc?

ThÉRÈSE. Sans doute; je travaille en linge, dans quelques années, ma petite sœur pourra m'aider; maintenant elle va à l'école.

MADemoiselle HYACINTHE. Et combien gagnez-vous à peu près?

ThÉRÈSE. Vingt à vingt-cinq sous par jour.

MADemoiselle HYACINTHE. Grand Dieu! quel pauvre salaire!... et vous paraissez contente? vous vivez sans inquiétude?

ThÉRÈSE. Je ne dis pas cela, mademoiselle, la vie est dure quelquefois, tout est si cher! les hivers sont difficiles à passer, l'avenir me donne des soucis; je me dis: Si je tombais malade, que deviendrait Jeanne? quand ces idées me viennent, je me mets à pleurer pour tout de bon, je broie un peu de noir, je vois ma Jeanne à l'hospice des orphelines, avec le petit costume, cela me fend le cœur, et puis, tout à coup, je me relève, je pense au bon Dieu, je dis: Notre Père, et il me semble que je vois le regard de Notre-Seigneur attaché sur moi et me disant: Ayez confiance! Alors ma gaieté revient, mon trouble s'envole, et je m'endors dans les bras de la bonne Providence comme un petit nouveau-né dans les bras de sa mère! Mais, pardon, mademoiselle, je vais voir à mon feu. (*Elle entre dans l'office.*)

MADemoiselle HYACINTHE. Quel courage! quelle confiance! Eh! mon Dieu! que suis-je en comparaison de cette pauvre enfant, si réellement malheureuse et si forte dans son malheur? (*Elle réfléchit. — Une pause.*) Je suis... je suis une femme nerveuse: c'est le mot le plus doux que je puisse inventer; je pourrais être très-heureuse, avec une bonne santé, une jolie fortune, une famille aimable; mais parfois, je ne sais quelles nuées noires viennent voltiger devant moi et assombrissent mes idées et mon horizon. Tout me pèse alors, tout m'ennuie, et mon humeur devient un chagrin pour les autres. Si j'étais forte... comme cette enfant, par exemple, je me combattrais, je triompherais d'une disposition malade et mauvaise. Si j'étais forte, je serais à table avec les vieux amis de mes parents, avec ma sœur, et mes petites nièces

que j'ai contristées ce matin...; oui, mais je n'aurais pas reçu la bonne leçon que la Providence me destinait.

ThÉRÈSE. Mademoiselle, j'ai trouvé dans l'office un filet de bœuf; si j'en coupais une tranche pour faire un bifsteack; j'y joindrais du cresson que j'ai trouvé également.

MADemoiselle HYACINTHE, avec douceur. Faites, mon enfant, seulement, coupez plusieurs tranches. (*Thérèse met le couvert.*) Décidément, il faut que je me corrige, je ferai amitié à ma pauvre sœur, qui ne demandera pas mieux.

SCENE III.

LES PRÉCÉDENTES, M^{lle} DÉSIRÉE..

MADemoiselle DÉSIRÉE. Je n'y tenais plus, ma sœur, tant j'étais inquiète de toi; j'ai quitté nos amis pour venir te voir; comment es-tu?

MADemoiselle HYACINTHE. Tu es trop bonne mille fois, chère Désirée, tu es bonne comme toujours; pardonne-moi; j'ai été bien brusque et bien maussade ce matin.

MADemoiselle DÉSIRÉE. Oh! ma bonne Hyacinthe, tu souffrais, j'en suis sûre. (*Elles s'embrassent.*) Madame Salmon était en peine de toi; elle veut absolument que tu goûtes de son pouding et de ses abricots; on a mis le panier qu'elle t'envoie dans l'antichambre.

MADemoiselle HYACINTHE, gaiement. J'accepte, ma sœur, et j'irai la remercier demain. Son entremets vient à merveille, car j'ai des convives ce soir.

MADemoiselle DÉSIRÉE. Le couvert est mis, en effet.

MADemoiselle HYACINTHE. Tu verras! tu m'as coupé la parole, ma sœur, tu as interrompu mon amende honorable, mais tu la subiras. J'avais de l'humeur ce matin, par conséquent j'étais injuste, bourru, mal avec les autres et avec moi-même, mais j'ai reçu une petite leçon. (*Thérèse et Jeanne entrent.*) Tiens, voilà deux enfants par qui Dieu m'a fait voir clair dans mon caractère. Grâce à elles, je ne mourrai pas sans avoir fait le tour de mon propre cœur.

MADemoiselle DÉSIRÉE. Ma bonne Thérèse et la petite Jeannette! mais ce sont d'anciennes connaissances. (*Les deux sœurs font la révérence.*)

MADemoiselle HYACINTHE. Tu les connais toi, parce que ce qui est bon s'attire réciproquement. Tu justifies bien ton nom, ma sœur, tu es chérie et désirée.

MADemoiselle DÉSIRÉE, en riant. Dame! il ne faut pas mentir à son baptême. Mais que je suis heureuse que mes petites amies te plaisent!

MADemoiselle HYACINTHE. Elles vont dîner avec moi. Je compte pour l'appétit les prêcher d'exemple; vivent les Salmon et mort à leurs abricots. Et puis, je veux prendre soin du loyer de Thérèse et de l'éducation de Jeanne.

ThÉRÈSE. Oh! mademoiselle, que vous êtes bonne! Vous êtes bien la sœur de mademoiselle Désirée!

JEANNE. Oh! mademoiselle, faites-moi vite apprendre à coudre, afin que j'aide ma sœur, et qu'elle ne passe plus de nuits à l'ouvrage!

MADemoiselle HYACINTHE. Tu verras ce que je ferai pour toi !

THÉRÈSE. Qu'avons-nous fait pour mériter tant de bontés !

MADemoiselle HYACINTHE. Vous m'avez fait connaître

la vérité d'une maxime vieille comme le monde : ON FAIT SON SORT. M^{me} BOURDON. (1)

(1) Ce petit proverbe est imité d'un proverbe anglais de lady Morgan, auquel Théodore Leclercq a emprunté également son joli proverbe *l'Humoriste*.

PETITE HISTOIRE DES BIJOUX

Le premier qui porta l'or à ses doigts commit le plus grand attentat contre la société.

PLINE.

Rien de nouveau sous le soleil ! Vous croyez, jeunes filles, innover en vous parant de quelque objet précieux, collier, bracelet, boucle de ceinture, chaîne ou médaillon ? Hélas ! dès le commencement du monde, les femmes ont tendrement chéri ces bagatelles, et vous ne faites, en y attachant du prix, que suivre l'ornière creusée par des milliers de filles d'Eve. Voyez : sous la tente des patriarches, on connaissait déjà l'or et les pierres précieuses ; le serviteur d'Abraham présente à Rebecca, la fiancée d'Isaac, des pendants d'oreilles et des bracelets ; Judith, en allant au camp d'Holopherne, quitte le cilice et se pare de précieux joyaux ; le prophète reproche aux filles d'Israël les excès de leur luxe et de leur coquetterie : « Le Seigneur, s'écrie-t-il, découvrira leurs fronts superbes, il leur ôtera leurs magnifiques ornements, leurs réseaux, leurs bijoux en forme de croissant, leurs colliers, leurs bracelets, leurs aigrettes, leurs pendants d'oreilles, leurs anneaux, les perles qui tombent sur leurs fronts. » (1) Et toutes les nations qui environnaient Israël lui donnaient l'exemple de ce faste : les tombeaux égyptiens rendent à la lumière des bijoux aussi remarquables par le travail que par la matière : scarabées d'or, colliers, anneaux, bracelets gravés, ciselés, incrustés de mille manières, et on sait l'emploi que Cléopâtre a fait de sa perle ; les femmes de Ninive, celles de la Médie et de la Perse, prodiguaient, dans leur parure, l'or, et les perles ; les femmes grecques, dit Homère, connaissaient les ceintures d'orfèvrerie, les riches agrafes, les pendants d'oreilles en croissant, et les bracelets ornés de pierres précieuses. On voit figurer ces objets dans la toilette de Pénélope.

Parmi tous les bijoux grecs, l'anneau de Polycrate est le plus célèbre. Polycrate passait pour le plus heureux des hommes, et Omazis, roi d'Égypte, lui écrivait : « Vos prospérités m'épouvantent, car les dieux jaloux ne souffrent pas qu'un mortel jouisse d'une félicité inaltérable. Ménagez-vous quelques revers pour les opposer aux faveurs dangereuses de la fortune. »

Le tyran de Samos, frappé du conseil, jeta à la mer un anneau auquel il tenait beaucoup ; c'était,

(1) Isaïe, III.

disent quelques historiens, une émeraude, sur laquelle un burin habile avait gravé une lyre entourée d'abeilles. Pline assure que c'était une sardoine tout unie. Trois jours après on retrouva l'anneau dans le ventre d'un poisson servi sur la table du prince.

Les dames d'Athènes portaient quelquefois une cingale d'or dans leurs cheveux ; les pierres gravées, chefs-d'œuvre de leurs artistes, jouaient un grand rôle dans leur costume : elles servaient à rattacher la tunique sur l'épaule, le manteau sur la poitrine, à retenir les plis du voile et à fermer le cothurne. Les Romains portaient des bijoux, même sous la république ; chez eux, l'anneau était le signe de la noblesse ; on sait qu'après la bataille de Cannes, on remplit trois boisseaux avec les bagues des chevaliers. Quant aux dames romaines, elles eurent pour les bijoux un engouement qui tenait de la fureur ; les richesses du monde, les dépouilles des nations vaincues affluaient entre leurs mains et servaient à les orner. Des diadèmes étincelaient dans leurs noirs cheveux, des pierreries constellaient le corsage de leurs robes, leur manteau de pourpre était orné de palmes d'or, et, quelquefois, de pierres précieuses ; des anneaux brillant à leurs doigts, des bracelets de perles et d'or enchaînaient leurs bras, et leur cou était paré de chaînes et de colliers à pendeloques. Quelquefois elles formaient avec des monnaies et des médailles des colliers et des bracelets ; on voit un de ces colliers à la Bibliothèque impériale. — « Je crains, disait Tertullien aux femmes de son temps, qu'une tête ornée de perles ne laisse pas de passage à l'épée, qu'un cou paré de chaînes d'or ne se courbe pas sous la hache ! » Les chrétiennes obéissaient et laissaient les vaines parures aux femmes païennes. On cite parmi celles-ci Lolia Paulina, femme répudiée de Caligula, qui, dans un simple repas de famille, portait sur elle pour quarante millions de sesterces de perles et d'émeraudes. Sa tête, sa poitrine, ses oreilles, ses bras, ses doigts en étaient surchargés, remarque Pline. C'était la dépouille des provinces. On poussait le goût pour les pierres précieuses jusqu'à les faire creuser en forme de coupe, et à s'en servir à table. Les matrones romaines empruntaient aux Gaulois leurs cheveux blonds, aux femmes de l'Orient leurs mitres tissées d'or et de pierreries ; et les hommes eux-mêmes, au temps de la décadence de l'Empire, se préoccupaient de ces frivolités. Héliogabale paraissait en public coiffé d'une tiare brodée, et d'une robe flottante ornée de pierreries. — On

donnait des sommes folles pour une pierre gravée, montée en bague ou en cachet, et les anneaux de fer des chevaliers romains étaient remplacés par des bagues sérieuses des pierres les plus rares. On avait anneaux d'hiver, anneaux d'été. L'ambre servait à faire des pommes que les dames roulaient entre leurs doigts pour se rafraîchir. Quelques familles patriciennes restèrent fidèles, cependant, aux anciennes coutumes, et ne portèrent jamais que des ornements de fer. Les barbares appréciaient fort ce luxe qui parlait aux yeux; les huttes roulantes, les tentes de peaux des soldats de Genséric et d'Attila étaient remplies de trésors; les Goths possédaient cent bassins remplis d'or, de perles et de diamants, un plat d'or qui pesait cinq cents livres, et une table d'une seule émeraude, entourée de trois rangs de perles, et soutenue par des pieds d'or massif incrustés de pierreries. Que sont devenues ces richesses, dépouilles des temples païens, des églises chrétiennes, des palais de Rome et de la Grèce? Une partie en a été ensevelie avec les *Fleaux de Dieu*, une autre jetée aux fleuves, une autre, peut-être, mille fois fondue au creuset, passe encore entre nos mains, sous forme de monnaie, de vaisselle ou de bijou.

Charlemagne retrouva une partie de ces innombrables trésors lorsque ses conquêtes sur les Saxons et les Huns lui livrèrent les repaires où les petits-fils des Barbares, vainqueurs de l'univers, avaient entassé les rapines de leurs pères. Eginhard raconte que les soldats de Charlemagne entrèrent aux flambeaux dans une citadelle de la Pannonie, et qu'ils y trouvèrent des amas d'or et d'argent, des armures enrichies de rubis, des sceptres, des couronnes antiques, héritages de cent peuples autrefois célèbres. La plupart de ces objets furent donnés aux églises et aux abbayes de France; la révolution les en a dépossédées; les pierreries du tombeau des martyrs, les opulentes dépouilles des consuls ont été, comme nous le disons plus haut, fondues et jetées dans le commerce.

Nos ancêtres, les Gaulois, connaissaient aussi les bijoux et aimaient à s'en parer. Les hommes portaient des colliers et des bracelets; ils ornaient leurs casques de branches de corail; les femmes avaient des épingles qui rattachaient leur chevelure, et, dans les antiques sépultures de Dives et d'Alise, on a retrouvé des échantillons de ces grossiers ornements. Les reines de la première race portaient, sur leurs longs cheveux flottants, un cercle d'or cannelé ou une couronne composée de pierreries et de perles. Mais si la matière de ces ornements était précieuse, le travail en était fort lourd et fort grossier, ainsi que l'on peut en juger par le sceau et les abeilles trouvés à Tournai dans le tombeau de Childéric, et qui ne donnent pas une haute idée du talent des ouvriers contemporains de saint Eloi. En vain les rois élevèrent-ils contre l'accroissement du luxe et le goût des bijoux la barrière des lois somptuaires; nobles et bourgeois la franchissaient à l'envi; les femmes portaient des chaînes d'or, des croix de pierreries, des anneaux et des aumônières; les hommes ornaient leurs armes mêmes de pierres précieuses; ils portaient au cou de lourdes chaînes d'or qui soutenaient quelquefois un précieux reliquaire. On recherchait les bijoux byzantins, ornés d'émaux, et les ornements d'argent ingénieusement niellés. Les croisades accrurent encore ce

goût en montrant aux peuples de l'Europe les richesses orientales. Le linge était alors une chose fort rare, mais les bijoux abondaient, et si la grande dame ornait sa couronne de comtesse ou de marquise de rubis et de saphirs, la petite bourgeoise avait son carcan d'or, sa croix et son anneau. Saint Louis donna à la reine Marguerite un anneau dont le chaton portait gravée une croix, entourée de lys et de marguerites, avec ces mots : *Hors cet anneau pourrions trouver amour?* C'est le seul bijou dont il soit parlé dans l'histoire de ce saint roi, bijou symbolique qui peignait tout ce que chérissait son âme. Lui-même, vêtu très-simplement, consacra à l'ornementation de la Sainte-Chapelle les bijoux qu'il possédait, entre autres un magnifique camée représentant l'apothéose d'Auguste. Sous les premiers Valois, le luxe avait grandi; on voit, en l'inventaire des *bagues et joyaux* de Charles V, que ce roi possédait quarante beaux rubis, neuf saphirs, vingt émeraudes, une turquoise, le tout monté en bagues; des ouvrages d'ambre, des chapelets de perles et de saphirs, des *talismans* ou pierres gravées de caractères hébraïques auxquelles la crédulité des temps attribuait des vertus surnaturelles; vingt couronnes d'or garnies de diamants et de rubis, dix chapeaux d'or ornés de perles et de rubis-balais, quatorze ceintures avec agrafes de pierreries à l'usage de la reine; sans compter les drageoirs, les coupes et la grande vaisselle, où les pierreries s'assortissaient à l'or et à l'argent massif.

Les diamants étaient d'un usage habituel en ce siècle; on voit, dans l'histoire, que Pierre le Cruel donna tous ceux qu'il portait sur lui au pilote qui le conduisit à Tunis, alors qu'il était serré de près par les troupes de Henri de Transtamare.

En ce temps-là, les diamants n'avaient pas encore grande valeur, parce qu'on ne savait pas les tailler; ce fut un jeune noble de Bruges, nommé Louis de Berghem, qui, ayant remarqué que deux diamants, frottés l'un contre l'autre, s'usaient réciproquement, conçut l'idée de se servir de cette observation pour tailler ces pierres. Le premier diamant taillé, le *Sancy*, fut porté par Charles le Téméraire, qui le perdit à la bataille de Nancy; il fut vendu presque pour rien à de pauvres bergers, puis à un prêtre, pour trois florins; il passa dans la famille Harlay de Sancy; il appartient aujourd'hui à la couronne de France. Cene fut que sous le règne de Charles VII que les femmes commencèrent à porter des bracelets. Les ducs de Bourgogne, grands amateurs de luxe et de prodigalités, avaient amassé des trésors de bijoux et de vaisselle; le collier de l'Ordre de la Toison d'Or étincelait de pierreries, et l'on sait jusqu'à quel point le faste de Charles le Téméraire, l'éclat de ses vêtements et des bijoux de sa couronne comtale, contrastèrent avec le pourpoint usé et les petites images de plomb, seuls bijoux de Louis XI. Cependant, au siège d'Arras, ce roi portait une chaîne d'or, et la jeta au cou du brave de Lannoy qui s'aventurait sans souci de sa vie, et il lui cria : « Pâques-Dien, mon ami, il faut que je t'enchaîne! »

La découverte de l'Amérique apporta en Europe des richesses qui ne l'ont guère enrichie : on vit un capitaine jouer et perdre en une nuit la fameuse chaîne d'or appendue au temple du soleil de Quito; un autre donner mille livres d'or pour un morceau de galette de maïs; Fernand Cortez perdit dans un nau-

frage, sur les côtes d'Alger, cinq émeraudes d'un prix inestimable, taillées par les Indiens en forme de coupe, de cornet, de cloche, de rose et de poisson. Peut-être les trouvera-t-on un jour sous les sables du rive.

L'arrivée de ces trompeuses richesses augmenta encore la fureur des bijoux ; à la cour de François I^{er}, les femmes portaient des ceintures d'orfèvrerie, des feronnères de diamants, et Benvenuto Cellini ciselait pour elles un grand nombre de bijoux. On représente ordinairement les reines de la maison de Valois éblouissantes de perles et de pierres ; Marie Stuart, dans ses portraits, n'est souvent ornée que des perles de sa pauvre Écosse, mais Elisabeth semble succomber sous le poids des joyaux, et jusqu'à sa vieillesse, elle aimait à l'excès ce genre de parure. Henri III, très femme en ce point, se parait de bijoux, et sous son pourpoint décolleté portait des colliers de perles.

La reine Anne d'Autriche augmenta le trésor de la couronne d'un fil de perles d'un orient admirable, que son fils, Louis XIV, portait sur sa cuirasse au grand carrousel. Les femmes de la cour employaient leurs joyaux à broder leurs robes ; elles portaient les perles et les diamants en colliers et dans les cheveux. Les hommes portaient des boucles de souliers et de jarretières en pierres, des boutons d'habit précieux, et quelquefois des pierres ornaient encore le chapeau. On remarquait que Louis XIV était l'homme le plus simplement vêtu de la cour, à l'exception des jours de noces et de grande fête, où il portait pour neuf millions de pierres. A la réception de l'ambassadeur de Perse, en février 1715, le roi portait un habit noir et or, chargé de douze millions de brillants, et si pesant qu'il dut le quitter pour dîner. Un noble Génois avait offert à Louis XIV une perle baroque, qui avait quelque ressemblance avec le buste d'un homme ; elle était sertie de manière à représenter un guerrier romain. N'oublions pas, à propos du règne de Louis XIV, la bague d'émeraude que la duchesse d'Orléans mourante offrit à Bossuet, et à laquelle, dans l'oraison funèbre qu'il consacra à cette princesse, il fit une allusion délicate et touchante.

Le système de Law, qui bouleversa toutes les fortunes, donna un nouvel essor au luxe. Les nouveaux enrichis avaient des meubles d'argent, des pierres fabuleuses. Saint-Simon, qui conseilla au régent l'acquisition pour la couronne du fameux diamant qui porte ce même nom, nous décrit une perle appartenant aux rois d'Espagne, et qu'il eut l'occasion de voir pendant son ambassade. On l'appelait la *Péregrine*. « Cette perle, dit-il, de la plus belle eau qu'on ait jamais vue, est précisément faite et creusée comme ces petites poires qui sont musquées et qu'on appelle des *sept-en-queue*, et qui paraissent dans leur maturité vers la fin des fraises. Leur nom marque leur grosseur, quoiqu'il n'y ait point de bouche qui en pût contenir quatre à la fois sans s'étouffer. La perle est grosse et longue comme les moins longues de cette espèce, et par comparaison plus qu'aucune autre perle que ce soit. Aussi, est-elle unique. On la dit lapareille, et l'autre pendant d'oreilles de la perle qu'une folie

de magnificence et d'amour fit dissoudre dans du vinaigre, et avaler à Cléopâtre. »

Nous ne garantissons pas l'exactitude de cette généalogie, mais il est vrai que la plupart des diamants fameux ont leur histoire. Le *Sancy* a été trouvé sur un champ de bataille ; le *Régent* avait appartenu à la famille Pitt, avant d'être le plus magnifique joyau de France ; le diamant qui orne le sceptre des czars a été autrefois l'ail unique d'une divinité indienne ; mais les diamants du fatal collier de Marie-Antoinette ont été dispersés, et Napoléon I^{er}, pour son mariage avec Joséphine, n'eut qu'un anneau de diamants d'une valeur ordinaire.

Au commencement de ce siècle, le corail a été remis à la mode, mode durable. L'Empire vit refluer la fureur des joyaux, qu'on essayait de monter à la grecque et à la romaine. Aujourd'hui, la chimie rivalise avec la nature et crée des diamants aux feux purs, des rubis étincelants : puisse l'art vulgariser assez ses produits pour inspirer, même aux femmes, le dégoût de ces coûteuses et stériles parures !

En Allemagne, on attache un sens symbolique à chaque pierre, et chaque mois de l'année est placé sous l'influence d'une de ces pierres. Ainsi :

JANVIER. — *Grenat*. — La fidélité dans les engagements.

FÉVRIER. — *Améthyste*. — Préservatif contre les passions.

MARS. — *Sanguine*. — Courage et discrétion.

AVRIL. — *Saphir*. — Repentir, et *Diamant*, innocence.

MAI. — *Émeraude*. — Bonheur.

JUIN. — *Agate*. — Longs jours et santé.

JUILLET. — *Rubis*. — Oubli des peines.

AOUT. — *Sardoine*. — Félicité conjugale.

SEPTEMBRE. — *Chrysolithe*. — Préservatif de la folie.

OCTOBRE. — *Aigue-marine*. — Malheur, et *Opale*, espérance.

NOVEMBRE. — *Topaze*. — Amitié.

DÉCEMBRE. — *Turquoise*. — Succès.

Il y a trente ans, on faisait des bagues formées de plusieurs pierres, dont la première lettre formait un nom ou un mot. Par exemple, le nom de *Sophie* se serait écrit ainsi : un Saphir, une Opale, une Perle, une Hyacinthe, une pierre de Jaspe, une Émeraude. C'était un bijou et un souvenir tout à la fois, car, de tout temps, on a aimé à attacher une pensée à ce que l'on avait de plus précieux ; ainsi, la malheureuse princesse de Swartzemberg portait un collier à médaillons, sur lesquels étaient gravés les noms de ses huit enfants ; ce bijou seul fit reconnaître ses restes, lorsqu'elle périt victime de son amour maternel.

Nous ne dirons rien des bijoux de notre époque, c'est une affaire de mode ; nous remarquerons seulement que, il y a peu de jours, on lisait dans les journaux qu'une bague de rubis, destinée sans doute à la reine d'Angleterre, formait un stéréoscope microscopique, au fond duquel on voyait les portraits du prince Albert et du prince de Galles. Alliance des découvertes de notre temps avec ces joyaux, vieux comme le monde !

XXX.

SONNET

Combien je te sais gré, Suzanne, brave fille,
De tes pauvres habits et de ton teint hâlé !
Que j'admire ton front, de sueur emperlé,
Que je trouve ta main durcie à la faucille !

Tout l'été dans les champs, tout l'hiver à l'aiguille,
Jamais de ton grand cœur un soupir exhalé
N'a trahi des soucis dont tu n'as pas parlé ;
Ta vie est un devoir, ange de la famille.

Nos garçons les mieux faits et de meilleur renom
Sollicitent ta main et tu leur as dit : — Non !
Non, car Dieu m'a liée, et je garde ma chaîne.

Et tranquille, vouée à ta mère, à tes sœurs,
Pour ta beauté perdue en de si durs labeurs,
Il n'est pas un regret dans ton âme sereine.

LOUIS VEUILLLOT.

(Çà et Là.)

REVUE MUSICALE

Nous plaçons sous les yeux de nos abonnées, ce mois-ci, une nouvelle collection d'études, de sonates et de symphonies, dues au génie des plus grands maîtres connus dans ce genre de composition. C'est assez dire que Haydn, Mozart et Beethoven en sont les auteurs. Qui n'a cent fois écouté, avec l'enthousiasme de l'admiration, ces divers chefs-d'œuvre, où, dans un genre différent, se trouvent réunis la richesse de l'harmonie, la sensibilité exquise, la magnificence du style, enfin tous les éléments qui complètent l'art musical ? Comme modèles et comme études, ces compositions sont indispensables ; elles sont inimitables comme grâce, charme, bon goût, et sentiment profond de tout ce qui est grand et de tout ce qui est beau.

Parmi les divers recueils qui se trouvent dans nos catalogues, nous signalons particulièrement, comme musique classique moderne, une œuvre de M. Charles Dupart, divisée en trois séries parfaitement graduées. La première comprend *vingt-cinq études primaires très-faciles*, destinées à donner aux enfants l'habitude d'un bon doigté. La deuxième se compose de *vingt-cinq études élémentaires et progressives*, où s'échelonnent les difficultés du mécanisme dans toute l'étendue du clavier. Enfin la troisième série, sous le titre de *Vingt-cinq études chantantes et progressives*, complète cette utile collection, en offrant à l'élève des pages où le style, simple et correct, se mêle à une mélodie bien soutenue qui leur retire toute espèce d'aridité.

Un morceau intitulé : *Gigue écossaise*, par A. Sowinski, sera très-recherché à cause de son allure franche et originale.

La *Barcarolle* de Diemer, les *Idylles*, de Mangin, la

Fête andalouse et le *Boléro de Concert* par Pujol, sont quatre charmantes productions qui vont prendre rang parmi les meilleures de l'époque.

La belle *Valse de Concert*, de J. Wienawski, sans être d'une excessive difficulté, demande néanmoins déjà une main exercée. C'est un morceau brillant où l'auteur a su déployer, avec une rare fécondité d'inspiration, les modulations les plus neuves et les plus variées.

M. Alfred Quidant a composé deux quadrilles intitulés : *la Marquise de Pompadour*, et *l'Hôtel de l'Ortie*, dont le succès croissant atteste chaque jour le mérite de cet auteur, justement apprécié de tout le public musicien.

Paix tes dettes, polka d'Arban ; *l'Ondine*, mazurka de Bernardel ; *Aux Abois*, autre mazurka de Coëdès, sont trois morceaux remplis de verve et de légèreté.

Une charmante valse de Ménière, ayant pour titre *Souvenir de Bougival*, est certainement une réminiscence des harmonies dont la nature est prodigue dans ce site à la fois poétique et gai.

M. Jules Ward, ce jeune compositeur plein d'avenir, déjà favorablement connu par des publications plus sérieuses, vient de composer aussi une valse, *les Filles de Morven*, où l'on retrouve les bonnes traditions de l'art sévère, si souvent exclues de la musique légère. Mais ce n'est pas là que doivent tendre les efforts de cet artiste ; il s'est élevé trop haut sur l'échelle de la science musicale pour s'enfermer dans le cercle étroit de la musique des salons. C'est à l'Opéra-Comique que doit être sa place, et c'est sur une œuvre digne de lui que nous voulons le juger.

Souvenir d' Breuil, encore une jolie valse de Viguier

c mplet le tableau des nouveautés que publie ce mois-ci la maison Girod.

L'éditeur Paté ajoute, en outre, à nos catalogues, un cahier d'*Études primaires*, pour les petites mains, devant servir d'introduction aux études des grands maîtres, par P. Valentin. Cet ouvrage, écrit avec l'intelligence d'un professeur qui a scrupuleusement observé cette première phase de l'enseignement du piano, est appelé à occuper une place honorable dans le nombre assez restreint des bons recueils élémentaires.

La *Reconnaissance*, par M. Wagner, et le *Bien de ceux qui n'ont rien*, par M^{me} Perronnet, sont deux romances dont le sentiment simple et vrai se joint à la moralité de ses paroles.

Une gracieuse chansonnette de Ploosen, intitulée *Je ne le ferai plus*, trouvera plus d'un amateur qui saura apprécier la verve de bon aloi qui la distingue.

Nous allons oublier de signaler deux quadrilles gais et brillants : l'un, de M. Vernoy, *les Pipelets d'un propriétaire*; l'autre, de M. Migette, *les Lanciers de la reine Blanche*, auquel nous prédisons une vogue semblable à celle de ses devanciers.

L'éditeur Cartreau nous fait savoir qu'il publie, en ce moment, sous le titre de *la Guirlande mélodique*, une collection composée de six morceaux faciles, par M. Charette, dont les motifs très-chantants sont empreints d'une véritable originalité.

Les trois premiers numéros déjà parus sont ainsi désignés : N° 1. *Arabesque*; N° 2, *Au clair de la Lune*; N° 3, *les Chasseresses*, rondo. Les trois derniers, qui sont sous presse, seront mis, aussitôt leur publication, à la disposition de nos abonnés.

M. L.

Barkouf.—Reprise de Guillaume Tell.—Le Théâtre-Italien. — Messe de Noël à Saint-Eustache. — Professeurs et compositeurs.

Parmi les choses que le flot du temps menace d'engloutir, il en est une qui, malheureusement, ne reste plus chez nous qu'à l'état de tradition presque oubliée, c'est la musique simple des grands maîtres. Dieu nous garde de formuler un blâme, quand c'est un regret seul que nous voulons exprimer! Mais, à ce regret, se rattache tout un petit poème d'impressions jeunes et heureuses; or, dans mon temps, chères lectrices, on aimait, au moins autant qu'aujourd'hui, le vrai beau ou le vrai bon. Non, nous ne professons pas le culte obstiné des ruines, quoique dans chaque moellon qui tombe se trouve un brin de mousse qui nous rappelle le printemps; les archéologues de l'art pourront gémir des envahissements du génie moderne et des mutilations dont il s'est rendu complice, sans craindre de rencontrer en nous un adversaire redoutable. Il y a longtemps, hélas! que nous avons croisé notre plume d'oise contre l'archet des régénérateurs. Nous n'étions pas de force pour lutter avec cette jeune pléiade d'artistes qui veut tout refaire, tout inventer et tout produire. Il a fallu baisser pavillon, de peur d'être classé entre l'huître et le bonnetier, dans le règne zoologique. On nous accusait de préférer la friperie mythologique et la houlette pastorale de l'ancien temps aux combinaisons savantes de la mode actuelle. Sédaine, Balayrac, Grétry, nous disait-on, usés, rococo, fossiles! et l'on nous montrait ironiquement l'avalanche de chefs-d'œuvre sous laquelle ces vieux pionniers de l'art sont ensevelis à jamais. A coup sûr, il y a du vrai, beaucoup de vrai dans l'opinion de ceux qui prétendent que les importants progrès de la musique moderne placent bien loin de nos grands maîtres les compositeurs d'aujourd'hui. La science de l'harmonie et l'orchestration ont acquis des proportions immenses, et nulle œuvre ancienne, à quelque élévation qu'elle ait su atteindre, ne peut se comparer aux travaux gigantesques accomplis par les généraux de notre armée de musiciens. Mais en même temps qu'on a conquis la science on a perdu la grâce et le naturel. La musique n'est plus une imitation des harmonies de la nature, de l'oiseau qui chante, de la source qui murmure, de la vague qui gémit, du tonnerre qui gronde, c'est un bruit épouvantable parfaitement rythmé, exactement

d'accord, comme on doit en entendre dans le séjour de Satan, quand les diables qui composent son orchestre exécutent le *chant des âmes arrachées au ciel*.

L'art mécanique a nui à l'inspiration, le problème de la difficulté vaincue a détrôné le charme de la naïveté, et nous voyons avec peine que les compositeurs de second ordre, s'imaginant entrer tout droit dans les sphères radieuses où brilleront à jamais Rossini et Meyerbeer, multipliant les croches, entassent les doubles croches, et dotent nos théâtres lyriques de charivaris qu'avec la meilleure volonté possible, on ne peut accepter pour de la musique. Les librettistes, obligés de se soumettre à cette méthode infernale, inventent les fables les plus bizarres et souvent les plus immorales, au lieu de nous peindre les scènes de la vie vraie ou de créer de gracieuses fictions. Bon Dieu! où vont-ils chercher tant de difficultés, tant de tapage, ces apôtres de l'impossible, quand, en sortant de leur logis, sur le pavé de la rue, ou dans le sentier du bois, un enfant qui sourit, une jeune fille qui chante, la brise qui souffle, le soleil qui brille, pourraient leur inspirer mille sujets attendrissants! Inclignons-nous devant M. Gounod, le grand artiste, le maître simple, le génie sérieux, qui, ne s'acrobatisant rien à la mode du jour, sait remuer le cœur avec des mélodies pénétrantes ou réjouir l'esprit avec sa verve intarissable, tout en traversant, d'un pas ferme et victorieux, les chemins les plus arides de la science. Comment la critique ne s'en prend-elle pas un peu à messieurs les directeurs de théâtre, qui chaque jour ornent leur répertoire de pièces bonnes tout au plus à égayer les badauds de la foire? Ces restaurateurs du public parisien doivent-ils lui servir du lapin quand il a payé pour manger du lièvre? Cette fois, c'est pire que le gibier de bois et le gibier de basse-cour qui offre à son estomac affamé le directeur de l'Opéra-Comique. C'est, ma foi, bien du chien, du véritable chien, animal d'une digestion impossible, de quelque sauce poivrée que l'assaisonne M. Offenbach, pour en faire avaler la mauvaise chair. Que dirons-nous de *Barkouf*, cet épais morceau coupé en trois tranches, dont la gastronomie dilettante se poulérait d'avance les barbes? Rien, non vraiment rien, sinon que dans ce beau local, tout tapissé d'or et de soie, qu'on appelle la salle Favart, le marmiteux de la gargotte voisine a rempli, pour un jour, l'emploi de cuisinier en chef. O Vatel de l'archet, comment ne t'es-tu pas percé le cœur?

Nous avons assisté, au Théâtre impérial de Musique, à la reprise de *Guillaume Tell*, ce chef-d'œuvre de Rossini si rarement bien chanté. On y a vivement applaudi mademoiselle Carlotta Marchisio, dont la grâce, le talent et le style admirable n'ont point été effacés par le souvenir de mesdames Dorus et Nau, les deux seules interprètes remarquables de la *Matilde* du grand maître italien. Quant à Morelli, quoiqu'il nous ait paru avoir rapporté, de ses longs voyages, sa belle voix et sa grande méthode, il était tellement ému devant le public imposant qui remplissait la salle, qu'il semblait embarrassé, contraint, et par conséquent dans l'impossibilité de faire valoir tous ses moyens. Il est à croire qu'aux représentations suivantes, il a retrouvé la verve et l'ampleur qui lui manquaient de prime abord. — Le Théâtre-Italien a donné une œuvre nouvelle de Verdi, un *Ballo in maschera*, qui n'est autre chose que *Gustave III ou le Bal masqué*. Ce poème, de M. Scribe, avait été traduit, en 1858, pour le théâtre San-Carlo. La censure napolitaine n'ayant pas autorisé la représentation sans de nombreuses coupures, il fallut, en quelque sorte, changer le livret. La pièce fut jouée à Rome, où elle ne produisit pas l'effet qu'on devait en attendre, quoique, selon beaucoup de dilettanti, elle soit à la hauteur d'*il Trovatore* et de *Rigoletto*. Les rôles sont joués, à Paris, par Mario et Graziani, mesdames Alboni, Penco et Marie Battu.

On a exécuté, le jour de Noël, à Saint-Eustache, la quatrième messe à grand orchestre de Charles Maury. Cette œuvre n'est pas nouvelle pour les dilettanti qui l'ont entendue à Saint-Roch, au printemps dernier. La deuxième audition a pleinement confirmé l'excellent effet produit par la première. Parmi les morceaux les plus remarquables, nous citerons : le *Gloria*, le *Credo*, le *Kyrie*, le *Crucifixus*, l'*O Salutaris*, qui est traité magistralement, et le *Laudate*, dont le style est plein de sentiment et d'élévation.

— M. Antonin Guilloit de Sainbris, l'éminent professeur de chant, vient de faire paraître, dans les magasins du Ménestrel, deux compositions d'un mérite

incontestable. Sur un sonnet de M. Louis Veuillot, empreint d'un sentiment délicat et profond, M. de Sainbris a fait une mélodie d'un charme inexprimable, dont le style est bien supérieur à celui des romances qui retentissent dans les concerts. Sur une autre poésie, due à la plume de M. Scribe, et intitulée *Hiver et Printemps*, le célèbre professeur a brodé des modulations où l'on retrouve l'harmonie sévère et la grâce pénétrante d'un maître véritable. Ce morceau est chanté par le ténor Michot, élève de M. de Sainbris. — Nos abonnés auront sans doute remarqué, parmi les morceaux contenus dans notre dernier album, un *scherzo* de M. Emile Albert, jeune artiste plein de talent, dont les compositions justement appréciées méritent toute leur attention.

Nous terminerons notre revue de la musique en appelant l'attention de nos abonnés sur les cours que vient d'ouvrir M. Camille Stamaty, à l'usage des jeunes personnes qui se destinent à la carrière artistique et professorale. Ce consciencieux et habile professeur a, depuis longtemps déjà, donné la mesure de son mérite par les excellents élèves qu'il a formés. La réputation de moralité qu'il a su établir autour de son nom, jointe à son talent et à sa persévérance, lui est une garantie sérieuse de la préférence que lui accorderont les mères de famille pour l'éducation musicale de leurs filles.

Dans chacun de ses cours, les travaux seront alternativement *individuels* et *collectifs*. Ils embrasseront tous les genres de musique, ancienne et moderne, en se fondant sur une étude approfondie du mécanisme.

Des épreuves trimestrielles serviront à constater les progrès des élèves; et, à la fin de l'année scolaire, il sera décerné des récompenses aux plus méritants : deux choses qui ne peuvent que concourir à exciter l'émulation.

Les cours dureront du 1^{er} novembre au 1^{er} août, et auront lieu deux fois par semaine, dans les salons de MM. Pleyel et Wolff, 95, rue de Richelieu.

MARIE LASSAVER.

Economie Domestique

PRÉPARATION DE DIVERSES TISANES.

Tisane rafraîchissante. — Orge et chiendent, 30 grammes pour un litre d'eau. On la prépare par décoction, et on jette la première eau. Sirop de guai-mauve pour la sucrer.

Tisane pectorale. — Dattes, jujubes, raisins de Corinthe, figues, de chaque substance 15 grammes pour 1 litre d'eau. On la prépare par décoction. Les fruits

qu'on y emploie suffisent pour la sucrer convenablement.

Tisane béchique ou contre la toux. — Fleurs de mauve, de guai-mauve, de coquelicots, de tussilage, de chacune 4 grammes pour 1 litre d'eau. On la prépare par infusion. On la sucre avec du sirop de gomme.

Tisane astringente. — Riz, 8 grammes pour 1 litre d'eau. On la prépare par décoction. Sirop de coings pour la sucrer. (Livre des Ménages.)

Correspondance



COTÉ DES BRODERIES.

PLANCHE II. — 1 et 2, Parure parisienne — 3, Écusson avec M. — 4, R. S. — 5, E. G. — 6, Entre-deux — 7 et 8, Parure à broder sur toile — 9, T. S. — 10, Bande pour objet de layette ou de trousseau — 11 et 12, Dessin de gilet d'homme — 13, R. G., enlacés — 14, C. R. L., avec couronne — 15, Mouchoir élégant — 16, Écusson avec U. O. — 17, Guirlande pour objet de layette ou de trousseau — 18, A. D. — 19, J. R., avec couronne — 20, M. B. — 21, Mouchoir avec gerbe — 22, I. T., avec couronne — 23, T. L. — 24, M. B. — 25, L. C. — 26, E. M., enlacés — 27, Plastron pour robe de mousseline — 28, W. S., enlacés, dans un petit écusson — 29, L. O. F., dans un écusson — 30, Semé.

COTÉ DES PATRONS.

31, Entre-deux — 32 à 38 bis, Chemisette zouave — 39 à 41, Bretelle suisse — 42, Manche de robe — 43 à 46, Bouquet de boutons de roses — 47, Ovale destiné au porte-cigares du mois dernier — 48 à 50, Petit chausson au crochet tunisien — 51 à 53, Nouveau porte-jupe — 56, Ornement d'église. — 57 et 58, Pélerine au crochet (voir les modes).

Jeanne à Florence.

Ta lettre, ma chère Florence, m'a causé une vive joie en mettant fin aux inquiétudes que je commençais à concevoir à ton endroit; ton silence a duré si longtemps! Grâce à Dieu, les difficultés d'un grand voyage, les embarras d'une installation, l'ont seuls empêchée d'écrire.

Ah! comme je comprends bien le besoin qu'éprouvait cette noble et sainte femme — qui s'est, en ce monde, appelée Mme Swetchine — de répandre sa joie au dehors et de la traduire par des actes. C'est elle qui s'était fait une loi d'adopter une famille pauvre chaque fois que le bonheur visitait sa maison, et de donner à ses protégés une appellation qui rappelât l'événement à l'occasion duquel l'adoption avait eu lieu. C'est ainsi qu'un ménage d'ouvriers malheureux fut, par elle, baptisé du nom de *la paix*, le jour où *cessa*, entre la France et la Russie, la guerre qui attristait son grand cœur.

Autrefois, dans le temps où nous ne nous quittions point, où tout était commun entre nous, nous aimions à rapporter de nos voyages, de nos promenades à travers champs, une fleur, une feuille ou seulement un brin d'herbe que nous déposions, avec une date, sur notre album de souvenirs.

Et quand venait l'hiver, notre plus chère distraction était d'ouvrir l'album et d'évoquer ces journées de soleil où nous avions goûté le bonheur si complet d'admirer ensemble une belle nature.

Qu'il est bien mieux d'écrire sur des pages vivantes, dans le cœur de ceux qui souffrent, le souvenir des bienfaits de Dieu et de les perpétuer ainsi au profit du pauvre! Quand viennent les jours d'hiver, et de peines et d'épreuves, quelle consolation de retrouver dans le bien accompli, le reflet des jours de bonheur!

La fleur qu'un rayon de soleil a caressée ne garde point pour elle son parfum, mais embaume aussitôt le gazon qui l'entoure. C'est pourquoi ta petite Jeanne, tout épanouie des bonnes nouvelles qu'elle venait de

recevoir, est allée les porter à une amie qui l'aime bien et qui devait en être réjouie à son tour.

Et de cette visite elle a rapporté deux choses: la joie d'avoir fait plaisir et aussi un trait qui l'aurait ravie si tu avais pu, comme elle, le recueillir d'une bouche aimable et tout éloquente.

Si j'étais en Chine, où l'on professe pour le beau, — ce qu'on est convenu d'appeler beau, — un culte si profond, que celui-là est condamné à des peines sévères et quelquefois cruelles, qui se permet d'interpréter, en l'altérant, un chef-d'œuvre quelconque, je ne me risquerais pas à rapporter, tant bien que mal, le joli trait en question.

Mais le Céleste-Empire est loin, et notre amie plus indulgente que les mandarins. J'entre donc, sans crainte, dans le cœur de mon récit.

Le 23 décembre dernier, un chef de division, dans l'une de nos grandes administrations, recevait, avec une lettre dont l'auteur désirait garder *la nonime* (lis l'anonyme), un paquet ficelé, cacheté, contenant six livres de bougie.

Monsieur X., à qui ce moyen de corruption parut assez nouveau, demeura un instant perplexe, cherchant l'emploi des bougies dont il tenait particulièrement à se débarrasser.

L'idée lui vint de les envoyer aux petites sœurs des pauvres qui savent si bien tirer parti de toutes choses; il écrivit aussitôt à leur maison, les priant de faire passer à son cabinet.

Dès le lendemain, deux d'entre elles se présentaient, et M. X. leur remettait son offrande, s'excusant de les avoir dérangées pour si peu.

— Ah! monsieur, dit alors sœur Camille, vous ne savez pas de quel embarras vous nous tirez, et la joie que vous allez causer parmi nous! La Noël approche, et, depuis bien des jours, nous travaillons à orner notre petite chapelle; mais nous n'avions pas de cierges, et

notre bourse est bien trop pauvre pour subvenir aux frais d'un luminaire digne de ce beau jour.

Et voilà que Dieu vous inspire la bonne pensée de venir au secours de notre dévouement. Ah! ce n'est pas étonnant, nous l'avons tant prié!

N'est-ce pas joli, Florence, et, comme la petite sœur, ne devons-nous pas reconnaître en tout ceci le doigt de celui qui ne laisse jamais sans récompense un acte de foi sorti du cœur?

Mais suffit-il de te raconter des histoires? il faut aussi répondre à tes questions.

Qu'a-t-on fait à Paris pendant le mois de janvier?

Ma chère amie, en dehors des visites, on s'est occupé exclusivement, à très-peu d'exceptions près, de deux choses : patins et poissons rouges.

Le lac du bois de Boulogne était le rendez-vous général; à toute heure du jour, une triple haie de curieux bordait le lac transformé en un grand miroir sur lequel se livraient, à des évolutions variées, une légion de patineurs dont les faux pas excitaient, à un haut degré, l'hilarité des galeries.

La critique est aisée, et l'art est difficile.

Plus d'un *gandin*, séduit par l'aisance parfaite et la liberté d'allures que conservaient sur la surface unie, des patineurs expérimentés, et riant tout haut de la maladresse de quelque novice, descendait dans l'a-rène et se voyait bientôt à son tour hué, sifflé, contraint de regagner la terre ferme.

Ce spectacle aurait eu plus d'amateurs si le thermomètre n'eût marqué dix degrés au-dessous de zéro, c'est-à-dire une température que ne bravent guère les nez délicats qui n'aiment point à passer du blanc au violet foncé.

Ceux-là — les propriétaires desdits appendices — restaient paisiblement au coin de leur feu, en société de leurs poissons, ce qui ne doit point l'étonner puisque j'ai eu l'honneur de t'annoncer tout à l'heure la vogue dont jouissent depuis peu les dorades : elles ont été l'éternelle à la mode; salon, boudoir, chambrette de jeune fille, tous les réduits leur ont été ouverts; à elles, les places d'honneur; pour elles, les attentions fines, les soins délicats; c'est à croire que les dieux les ont prises sous leur protection spéciale. Qui sait? peut-être que les petits poissons qui, de leurs gros yeux ne voient pas beaucoup de choses, mais les voient bien, auront, avant nous, connu l'approche d'un rude hiver, et se seront réunis pour présenter, au génie conservateur de l'espèce, une pétition conçue en ces termes :

« Génie de nos pères, nous allons mourir si tu ne nous secours en ce puissant danger : déjà s'approchent les murailles de glace, qui, comme la pierre d'un sépulcre, vont fermer nos demeures : ne permets pas que nous périssions tous, aie pitié de notre postérité; prends nos enfants et mets les en sûreté. »

Ils dirent, et le génie, d'un coup de baguette, comme aurait fait Robert Houdin, fit passer les petits poissons du sein des ondes dans ces globes de cristal, qui, le 1^{er} janvier, se sont débités par milliers.

Comprends-tu maintenant, Florence, l'intérêt dont ces petits exilés sont partout l'objet, et l'attraction mystérieuse qu'exerce la vue d'un poisson rouge?

Le mien — je t'ai dit que tout le monde en possédait au moins un — est d'une vivacité charmante; ses écailles brillent au soleil comme de l'or; les fines nageoires dont j'admire à la loupe les moindres détails,

quand il me fait l'honneur de demeurer en repos, semblent des mains d'une délicatesse extrême qui le portent en tous sens. Tantôt il demeure immobile au milieu du globe, et tantôt se précipite au fond; puis, d'un seul bond, remonte à la surface, et, par un prodige d'équilibre, se tient perpendiculaire; parfois, dans une course rapide, il a l'air de poursuivre une proie qui échappe à ses regards; puis, après des évolutions fatigantes, il s'arrête court : est-il vainqueur? ou bien cherche-t-il de nouveaux moyens de tomber sur l'ennemi?

Tu n'en sais rien, ni moi non plus, hélas! puisque ce n'est pas sans raison que ses pareils ont été appelés par un poète au langage *précieux* de *rapides muets*.

Ah! s'il avait le don de la parole, comme nous bavarderions!

Ne te moque pas, car son intérêt autant que mon plaisir m'inspire ce vœu : si tu savais quelle inquiétude est la mienne quand je le vois ouvrir sa bouche rosée; est-ce la faim ou seulement le besoin de respirer plus largement?

Et quand il vient, de ses nageoires de devant, frapper les parois du vase, je me demande avec anxiété s'il n'est point trop à l'étroit dans ce réduit...

Voyons, ne t'impatiente pas, ma bonne Florence, car j'ai fini, et surtout ne me ferme pas la bouche si tu veux apprendre une nouvelle qui te causera un sensible plaisir : c'est que bientôt, tu ne te fatigueras plus les yeux à raccommode tes bas. Un excellent papa, touché des peines que prenait, chaque soir, sa fille aînée chargée de faire des reprises aux bas de toute la famille, vient d'imaginer un nouveau système qui n'assure pas précisément le bas contre l'usure, mais permet de remplacer le bout de pied et le talon usés, par un autre talon et un autre bout de pied, qui se rattachent au corps du bas de la façon la plus ingénieuse.

Embrasse-moi vite pour cette bonne nouvelle, et prends possession du charmant bouquet que t'avait annoncé la petite correspondance de janvier; il te prouvera, une fois de plus, avec quel goût M. Dupuy sait choisir et faire revivre sur le papier les fleurs les plus fraîches et les plus parfumées.

COTÉ DES BRODERIES.

1 et 2, *PARURE PARISIENNE* à broder sur mousseline au plumetis et point de sable avec jours, ou bien au feston et broderie à la minute. Dans ce dernier cas, on fera au feston la rosace; et les fleurettes, à la minute.

3, *ECUSSON*, broderie à la minute ou plumetis et point de sable, avec *M.* anglaise, plumetis.

4, *R. S.*, anglaise, plumetis.

5, *E. G.*, anglaise, plumetis.

6, *ENTRE DEUX*, plumetis, ou feston léger et broderie à la minute.

7 et 8, *PARURE* à broder sur toile, plumetis. — Le col, qui est droit comme les cols d'homme, peut être diminué pour fillette : il suffit de faire un pli au milieu du patron, avant de le dessiner sur étoffe.

9, *T. S.*, anglaise, plumetis.

10, *BANDE* pour objet de layette ou de trousseau, jupon, pantalon, robe d'enfant, etc.; plumetis et point de sable, ou bien broderie anglaise.

11 et 12, Dessin de gilet d'homme, à broder au passé ou au point de chaînette sur satin, casimir ou piqué. La guirlande doit être posée sur chaque côté du gilet comme elle l'est sur la planche; mais la poche (n° 12) doit trouver sa place à peu près à la hauteur du n° 13.

13, R. G. enlacés; anglaise, plumetis.

14, C. R. L. gothique, avec couronne de comte, plumetis.

15, Mouchoir élégant, avec écusson et B, romaine, plumetis et point de sable ou point de chaînette. Entre les deux guirlandes, doit être posé un entre-deux de valencienne.

Ce mouchoir peut être rendu très-simple, en supprimant la broderie du bord et l'entre-deux, et ne faisant que la petite guirlande au-dessus de l'ourlet.

16, Ecusson avec U. O., romaine, plumetis.

17, Guirlande pour objet de layette ou de trousseau; plumetis et point de sable.

18, A. D., pour taie d'oreiller; grande romaine, feston.

19, J. R., gothique, avec couronne; plumetis.

20, M. B., romaine, plumetis.

21, Mouchoir avec gerbe, plumetis.

22, J. C., gothique fleurie, avec couronne; plumetis et feston.

23, T. L., petite gothique, plumetis.

24, M. B., anglaise, feston.

25, L. C., romaine, plumetis.

26, E. M. enlacés; romaine et anglaise, plumetis.

27, Plastron pour robe de mousseline, plumetis, point de sable et jours.

A ce plastron, se rattache le corsage qu'on fait à la vierge. Les manches bouillonnées se terminent par une garniture pour laquelle on peut se servir du même dessin.

Ce dessin serait également fort joli pour une guimpe qu'on rendra t plus ou moins montante en diminuant à volonté la longueur du plastron.

28, W. S. enlacés dans un petit écusson; anglaise, plumetis.

29, L. O. F., anglaise, dans un écusson; plumetis et feston.

30, Semé, plumetis et point de sable, pour fond de bonnet ou manches de mousseline.

Les mêmes motifs doivent être répétés plusieurs fois, bien entendu.

COTÉ DES PATRONS.

31, ENTRE-DEUX, plumetis ou broderie anglaise.

32 à 38 bis, CHEMISETTE ZOUAVE.

32, Devant.

33, Dos.

34, Manche.

35, Poignet du haut de la manche.

36, Poignet du bas.

37, Revers dudit poignet.

38, Col.

38 bis, Croquis de la chemisette, sur le devant de laquelle on peut ajouter des plis, et qui se met sous une veste zouave.

Elle se fait en percale ou en nansouk. On ajoute une ceinture dans le bas, sur laquelle le dos se coud à plat, tandis que le devant doit être froncé, comme l'indique le patron.

39 à 41, BRETELLE SUISSE en velours noir.

39, Épaulette.

40, Devant (le même patron sert pour le dos).

41, Croquis de la bretelle.

Les velours doivent être croisés comme l'indiquent les numéros 39 et 40, et le devant, ainsi que le dos, se rattache à la bretelle, par un surjet, à l'endroit des lettres de repère.

Pour petite fille, on prend un velours plus étroit et l'on diminue le devant et les épaulettes.

Cette bretelle se met sur une robe de taffetas, dont le corsage est décolleté; on peut ajouter à la toilette une chemisette plissée.

Le patron de la chemisette zouave peut servir, à la condition de tailler le bas du devant droit comme le dos, et non arrondi comme celui de la chemisette zouave qui doit retomber en bouffant.

Sur une robe blanche, on pourrait faire la bretelle en rubans de couleur rose ou bleue.

42, MANCHE DE ROBE. La place nous manque pour donner le corsage, qui ne diffère point, au reste, de ceux que nous avons donnés. Il est plat et montant, boutonné devant.

Cette manche a deux plis, sur lesquels on pose un nœud de rubans ou de velours ou bien un chou.

43 à 46, Bouquet de boutons de rose.

Ces boutons se font, comme les violettes, en faveur, d'une autre couleur seulement, rose bien entendu.

Pour un bouton, il faut vingt centimètres de faveur qu'on fronce en faisant avec du cordonnet de soie rose des zigzags comme ceux du numéro 43.

Après avoir serré le cordonnet, on obtient l'effet produit au numéro 44.

On roule alors les dents sur elles-mêmes pour obtenir le bouton numéro 45.

On entoure le bouton de quelques brins de mousse ou de petites feuilles, et on le coud sur un rond de percaline verte qu'on a rempli de ouate pour former une boule.

Il faut de 20 à 30 boutons pour un petit bouquet.

La percaline recouverte de boutons de rose doit être entourée de feuilles de roses.

Le mélange de violettes et de boutons est d'un joli effet.

On peut placer aussi une touffe de boutons au milieu d'un bouquet de violettes, ou bien recouvrir de violettes à peu près la moitié du bouquet, ajouter un rang de boutons, et finir avec des violettes.

Nous avons déjà indiqué le moyen de faire les bouquets de violette.

Pour que l'illusion soit parfaite, on peut répandre quelques gouttes d'essence de rose sur la ouate qui forme la boule.

Le n° 46 est le bouquet monté.

47, OVALE destiné au porte-cigares dont le croquis a été donné le mois dernier (n° 72).

Cet ovale se taille en canevass, et doit être recouvert d'un petit treillage rustique en cuir qu'on trouvera tout préparé chez madame Legras (350, rue Saint-Honoré), et qui est en harmonie avec le pied rustique du porte-cigares.

Ce treillage doit être fixé sur le canevass par quelques points en fil de même couleur.

Les losanges formés par le treillage peuvent être remplis en tapisserie, au point de marque; par-dessus, on pourrait faire au milieu, en chenille noire ou de

couleur, une petite croix ou une rosette qui formerait relief.

Ou bien, pour que ce petit objet ait un air aussi printanier que rustique, on ferait, au milieu de chaque losange, une pâquerette entourée de mousse.

Pour cela, on prend de la laine verte, une aiguille à laine ordinaire qu'on enfle; puis on pique la laine dans le canevas comme pour le point ordinaire; seulement, au lieu de tirer la laine en dessous jusqu'à ce que le point soit plat, on la laisse former une petite boucle.

Quand on a, de cette façon, rempli le losange, on chiffonne un peu la mousse, avec le bout de l'aiguille, pour la rendre plus naturelle.

Puis, au milieu du losange, avec de la laine blanche, on fait une pâquerette de la manière suivante: d'abord une petite croix, en piquant son aiguille au milieu du losange, et la piquant ensuite en haut, en bas, à droite, à gauche. Entre ces quatre points, on en fait d'autres, et l'on obtient ainsi une fleurette au milieu de laquelle on simule un cœur, en faisant quelques petits nœuds en laine jaune.

La mousse sera plus naturelle encore, si on prend une laine nuancée, mélangée de couleur bois.

48 à 50, CHAUSSON AU CROCHET TUNISIEN. Ce crochet, que tout le monde sait faire et que nos abonnées ignorantes sur ce point apprendront de madame Legras.

Le n° 48, est le chausson.

Le n° 49, la dentelle qui borde le haut.

Le n° 50, le chausson monté.

Faites 50 mailles.

Puis 5 rangs de nattes unies.

Au 6^e tour, 21 mailles unies, 1 diminution (c'est-à-dire qu'on passe par-dessus une maille), 4 mailles unies, 1 diminution, et finir par 21 mailles.

Continuer en faisant à chaque aiguille 2 diminutions aux mêmes endroits, en allant et en revenant.

Quand il n'y a plus que 20 mailles, faire 5 nattes unies, et fermer par une couture.

Autour, faire la petite dentelle indiquée au n° 49 et passer, comme on le voit au n° 50, un cordon destiné à serrer le chausson à volonté.

51 à 55, NOUVEAU PORTE-JUPE dont la confection est aussi simple que l'emploi en est utile.

Il se compose, ainsi que l'indique les n° 51 et 52, d'une ceinture à laquelle sont rattachées, à droite et à gauche, à l'endroit des hanches, de grandes boucles dans lesquelles on entre, de chaque côté, la robe, qui se trouve ainsi relevée à la Pompadour (n° 54).

La ceinture doit avoir 1 mètre de long, et chaque boucle 1 mètre 20.

Un ruban, ou plus simplement, le lacet de laine dont on se sert pour border les robes, est fort convenable pour cet usage.

Si on veut rendre le porte-jupe plus élégant, on le fera en velours, lui donnant la disposition indiquée au n° 53, dont l'effet général est marqué au n° 55.

56, DISPOSITION DU MOTIF EN TAPISSERIE donné le mois dernier, et destiné à un ornement d'église.

57 et 58, PÉLERINE AU TRICOT. — Voir aux Modes.

MODES.

L'hiver est rude, mes chères enfants; je vous conseille donc, tout d'abord, de vous bien couvrir et de

mettre sous vos manteaux, si vous ne l'avez déjà, la pèlerine au tricot, dont vous verrez le croquis sur la planche, et qui se trouve chez Aucoc (6, rue de la Paix).

Puis, comme nous sommes en carnaval, c'est-à-dire dans la saison où l'on danse, je vais vous donner quelques détails sur ce que j'ai vu de joli en fait de toilettes et de coiffures.

Chez Virginie Vasseur, pour jeunes filles, des robes de tulle ou de tarlatane, presque entièrement bouillonnées, et sur les corsages beaucoup de ceintures suissesses en velours.

Dans les cheveux, des bourrelets de fleurs ou de feuillages qui se posent sur le milieu de la tête, assez en avant, et vont se perdre dans les bandeaux, de chaque côté.

Pour soirées, des robes en gaze de soie ou en taffetas, et sur les corsages plats, décolletés et à ceinture, des draperies mi-partie en tulle et mi-partie en velours, bordées de bouclettes en velours.

Pour fillettes, le corsage décolleté, avec chemisette plissée et bretelles en velours comme celles de la planche, est toujours ce qu'il y a de mieux.

Il en est de même pour petites filles. A celles-ci on fait beaucoup de robes de taffetas garnies de trois volants faisant le tour de la jupe et de trois autres formant tunique.

Voici une toilette du dernier bal des Tuileries: Robe de taffetas vert, recouverte d'une tunique en dentelle. Corsage également orné de dentelles. La garniture de fleurs (de la maison Beaussier, 43, rue Richelieu) se composait de deux bouquets d'épaules, un de corsage et trois autres disposés en biais sur la jupe. La coiffure était ronde, très-élevée devant, et était formée, de même que le reste de la garniture, de roses des haies cerise, de mûres d'or et de fruits noirs avec paillettes d'or, disposés en ombrelles.

L'ensemble de cette toilette de jeune femme était aussi riche que de bon goût.

Pour les robes de bal, de soirées ou de ville, et aussi pour les confections, je vous recommande une charmante et bien utile nouveauté; ce sont des garnitures en gaze, taffetas, satin ou velours, gaufrées d'après un nouveau système, les unes garnies de petites dentelles, les autres brodées au point de chaînette. Je vous engage à voir chez M. Desterbecq (1, rue J.-Jacques-Rousseau), ces nouvelles garnitures qui sortent complètement de ce qui a été fait en ce genre, et qui vous procureront une grande économie de temps, de peine, sans parler de l'économie pécuniaire.

Dans la même maison, vous verrez une foule d'ornements de robe qui ne coûtent d'autre travail que celui de les appliquer sur le corsage, les manches et le devant de la jupe: choux, rosaces, fleurettes, étoiles, bouffettes, etc., qui sont assortis aux rubans-garnitures.

Pour vos mantelets de cet été, rien ne sera si commode que les ruches toutes faites dont les dispositions sont fort variées, et qui sont indéplissables.

Les chapeaux n'ont point, à cette heure, de caractère bien tranché; en voici pourtant deux que nous avons remarqués chez M^{lle} Tarot (40, rue Sainte-Anne), et qui nous ont paru fort distingués, comme toutes les modes de cette maison:

1^o Un chapeau en tulle brodé blanc, avec un tout petit liséré au bord de la passe; le bavot en velours

bluet clair ; la garniture consiste en une grosse ruche de velours, très-diminuée des côtés, posée en travers du côté gauche, et fixée au bord de la passe par un bouquet de roses. L'autre bout de la ruche est retenu, dans le cœur du bavolet, par un nœud de ruban noir n° 5.

2° Un chapeau avec passe froncée en velours ; la calotte claire est couverte en tulle brodé noir ; le bavolet, en velours sur les côtés, est, au milieu, en tulle brodé, couvert d'une dentelle noire ; de la passe froncée sort une haute dentelle également froncée qui retombe sur la calotte ; elle est retenue par un nœud de ruban noir n° 5 et une touffe de plumes.

Comme coiffures, mademoiselle Tarot en a fait une composée de gros tuyaux de blonde blanche, formant carré sur la tête, et de chacun desquels sort une petite branche de muguet d'or qui retombe fort gracieusement sur le front ; de côté, une branche de roses et de muguet.

Une corde en velours, tournant autour de la tête ; sur le front, une belle agrafe d'or à jour, posée sur du velours rouge ; de cette agrafe sort une petite tête de plume.

Pour un diner, une dentelle noire, coquillée de chaque côté, et retombant à plat sur le nœud de cheveux ; presque au milieu du front, on pose une rose et un nœud de ruban noir.

Maintenant que nous avons causé chiffons, laissez-moi aborder un chapitre plus sérieux, remettant au au mois prochain de longs détails sur les toilettes d'enfant.

Buffon a dit quelque part : « Les corps que l'on fait porter aux filles dans leur jeunesse, causent plus d'incommodités et d'infirmités qu'ils n'en préviennent. »

Ces corps, qui prêtaient à la taille des femmes cette raideur que nous retrouvons dans tous les portraits du temps, étaient donc en parfait désaccord avec les lois de l'hygiène et de la grâce.

Après que M. de Buffon les eût formellement condamnés, une réforme était imminente. Elle eut lieu, et madame Coutant, dont toutes les grand'mères du faubourg Saint-Germain ont gardé le souvenir, entreprit de substituer au corps le corset, qui devait, non plus comprimer la taille comme dans un étai, mais la soutenir en lui laissant toute sa souplesse.

Le but ne fut pas atteint dès le premier jour, et ce n'est que depuis quelques années que madame Huot, après avoir recueilli les traditions de madame Coutant, a trouvé, enfin, la brassière hygiénique, contre les nombreuses contrefaçons de laquelle je dois vous mettre en garde, et qui réunit vraiment les qualités opposées aux défauts dont se plaignait Buffon.

Il est donc de mon devoir, mes chères enfants, de vous engager, dans l'intérêt de votre santé, compromise souvent par un corset mal fait, à essayer de la petite brassière de madame Huot (14, rue Saint-Florentin), dont vous vous trouverez aussi bien, je l'espère, que je me suis trouvée moi-même.

Et, puisque me voilà sur le chapitre des conseils, et que le soin de vos chevelures n'est pas moins important que celui de vos tailles, je vous rappellerai la pommade et l'eau vivifique (en dépôt chez Binet, 29, rue Richelieu) qui, non-seulement rendent souples et brillants les cheveux les plus raides, mais aussi les font repousser en abondance après en avoir arrêté la chute.

Enfin, pour empêcher la funeste influence qu'un froid rigoureux exerce à la longue sur le visage et les mains, vous emploierez, avec succès, le cold-cream de la maison citée tout à l'heure.

EXPLICATION DE LA PLANCHE DE FILET.

RECTO.

1, NAPPE D'AUTEL. Ce joli dessin, si bien approprié à sa destination, doit se broder sur un fond de filet ou se faire au crochet ordinaire.

2, ENTRE-DEUX qui pourrait également se faire en tapisserie, et servir pour petits objets, sacs, ménagères, etc.

3, VOILE DE FAUTEUIL, exécuté au crochet en cordonnnet de soie un peu fin, et doublé de taffetas ou de satin faisant transparent, ce dessin serait charmant pour dessus de buvard. En tapisserie, ce serait un beau coussin.

4, et 5, ENTRE-DEUX.

6, ENTRE-DEUX.

7, DESSIN DE GIBECIÈRE, partie du dessus et partie qui rabat, servant à couvrir l'ouverture de la gibecière. Le dessous de cette gibecière se fait simplement en cuir.

8, ALPHABET à broder sur des objets en filet, ou bien au point de marrque, ou encore en tapisserie.

VERSO.

1, ENTRE-DEUX.

2, DESSIN POUR VOILE DE FAUTEUIL ou tabouret de piano. La dentelle n° 10 est destinée à ce dessin.

3, ENTRE-DEUX.

4 et 5, DENTELLES pour pelotes, sachet, etc.

6, DESSIN DE PELOTE.

7, SERVIETTE A MARRONS. Aux quatre angles qui se replient on attache une faveur qu'on noue, et qui renferme ainsi les marrons comme dans une boîte.

8, DESSIN DE SACHET ou de boîte à gants.

9 et 10, DENTELLES pour garnir des voiles de fauteuil ou d'édredon.

11, ENTRE-DEUX.

EXPLICATION DES GRAVURES DE MODES.

GRAVURE COLORIÉE.

Toilette de bal. — Robe de tulle en tarlatane ; la moitié de la jupe est recouverte de bouillons disposés en S, séparés par de petits velours et retenus par des choux de distance en distance. — Corsage plat, décolleté, avec berthe ornée d'un bouillon et d'un grand volant bordé de velours ; manches courtes formées de deux bouillons. — Ceinture suisse en velours. — Coiffure mélangée d'or et de feuillage.

Toilette de soirée. — Robe de taffetas ; jupe unie, corsage en pointes, décolleté, orné d'une draperie en velours garni de bouclettes de velours et surmonté d'une autre draperie en tulle de la couleur de la robe. — Manches courtes. — Pour coiffure, un bourrelet de velours avec nœuds derrière, et touffe de fleurs sur le côté.

Toilette de petite fille. — Robe de taffetas, garnie de volants formant tablier devant, remontant en tunique de chaque côté, et continuant sur le corsage comme des bretelles, chemisette et manches en mousseline.

GRAVURE NOIRE.

Première toilette. — Robe de soie rayée garnie d'un haut volant taillé de biais. Sur la tête du volant, un velours et une ruche de taffetas semblable à celui de la robe. — Corsage à draperie orné de dentelle, nœud

à franges. — Dans les cheveux, torsade et nœud pareil à celui du corsage.

Deuxième toilette. — Robe en taffetas ou en épinglé. — Corsage à pointe. — Manches très-larges à gros plis, avec revers, ornés de glands et d'une petite ruche. — Chapeau de velours avec chou de dentelle posé très-haut sur le côté de la passe.

ÉPHÉMÉRIDES

24 FÉVRIER 1500. — NAISSANCE DE CHARLES-QUINT.

Ce prince, fils de Philippe le Bon, archiduc d'Autriche, et de Jeanne de Castille, appelée la folle, naquit à Gand; quinze ans après, le 24 février, il fut inauguré comte de Flandres dans la même ville; ce fut aussi un 24 février de l'an 1523 que la victoire de Pavie lui livra François 1^{er} et le rendit l'arbitre des

destinées de l'Europe. Le 24 février 1530, le pape Clément VII le couronnait à Boulogne. Après une vie de fatigues, de travaux et de grands succès, le 24 février 1557, il entra au monastère de Yuste, où il mourut le 21 septembre 1558.

Mosaïque

Il est souvent plus court et plus utile de cadrer aux autres que de faire que les autres s'ajustent à nous.

LA BRUTÈRE.

Mieux vaut instruire le petit enfant que de lui amasser des richesses.

Maxime bretonne.

Mot de la Charade de Janvier : PRÉ-SAGE.

EXPLICATION DU RÉBUS DE JANVIER : La goutte d'eau mine la pierre.

RÉBUS



Paris. — Typ. Morris et Comp., rue Amelot, 64.